

**Nérée Beauchemin**  
**Les floraisons matutinales**



**BeQ**

# Nérée Beauchemin

(1850-1931)



## Les floraisons matutinales

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 75 : version 1.2

Nérée Beauchemin n'a publié de son vivant que deux recueils de poésie : *Les floraisons matutinales* en 1897, et beaucoup plus tard, en 1928, *Patrie intime*. On le rattache aux poètes du Terroir, qui se proposaient « de chanter la terre natale ce qu'elle représente comme gardienne des traditions religieuses, patriotiques et paysannes ».

« La vie de Nérée Beauchemin est celle d'un honnête et fidèle médecin de campagne qui n'a quitté Yamachiche, village où il est né en 1850, que pour faire ses études secondaires au séminaire de Nicolet et de médecine à l'Université Laval ; il passera le reste de son existence dans sa paroisse, consacrant ses loisirs à la poésie, à l'écart de toute coterie littéraire. »

*Histoire de la littérature canadienne-française.*

**Image de la couverture**  
Joseph Légaré, 1795-1855. *Le Canadien*.  
1833, huile sur toile. Musée du Québec.

# **Les floraisons matutinales**

selon l'édition 1897, Victor Ayotte éditeur,  
Trois-Rivières, Québec.

## Lumière

Perdu dans les brouillards du sophisme et du doute,  
Le monde, dans un noir tournoîment emporté,  
S'effarait, quand soudain retentit sur la route  
La voix de l'immanente infailibilité.

Et l'on vit, aveuglant les fils de Zoroastre,  
Perçant l'ombre où la haine occulte écume encor,  
Brillante des clartés que verse un lever d'astre,  
Resplendir la tiare aux trois couronnes d'or.

Triple soleil d'espoir éclatant dans la brume  
Du sombre gouffre humain. Triple feu du flambeau  
Que Rome aux chandeliers à sept branches allume.  
Triple splendeur de Paul s'élançant du tombeau.

Hosanna ! Béni soit Léon, l'homme-lumière,  
L'être divinisé, l'être immatériel,  
L'âme, l'élu, le saint, l'ange intermédiaire  
Entre Job et Jésus, entre l'homme et le ciel.

Il n'a plus qu'un lambeau de pourpre et de couronne,  
Mais cet humble martyr qui pleure et qui sourit,  
Ce divin qui bénit, ce clément qui pardonne,  
À jamais reste roi par le verbe et l'esprit.

Ce souverain qui n'a que son titre de père ;  
Qui, pour sceptre, n'a plus qu'un roseau de pasteur,  
Ce prince de douleur, d'angoisse et de misère,  
Apparaît à nos yeux comme un triomphateur.

Au-dessus de ces fronts royaux que l'anarchie  
Menace, beau de calme et de sérénité,  
Il se dresse, et l'on voit sur sa tête blanchie  
Flotter comme une vague aube d'éternité.

Il parle, et l'Occident se prosterne en prière ;  
Il appelle, et, là-bas, l'Orient, solennel,  
Dans la chape d'argent de sa gloire première,  
Exulte au cri du pape et vibre à son appel.

Les profondeurs de l'autre azur frémissent toutes,  
Et la Miséricorde en pleurs, sur l'univers  
Épandant les trésors des suprêmes absoutes,  
Rouvre les cieux fermés et ferme les enfers.

De l'aurore au couchant, l'encyclique féconde,  
Dans le déclin du grand siècle qui va finir,  
Sous le souffle de Dieu, s'en va de par le monde  
Répandre amour et paix, consoler et bénir.

Gloire au nouveau Jean ! gloire à l'aigle des symboles !  
Gloire au révélateur des secrets de Sion !  
Au voyant dont le front constellé d'auréoles  
S'incline sous le vent de l'inspiration !

Béni soit-il, celui dont le vaste génie,  
Sur l'abîme du dogme ancien toujours nouveau,  
Ouvrant une nouvelle échappée infinie,  
Voit plus large, descend plus profond, va plus haut.

Gloire au Buonarotti de la foi catholique,  
Qui bâtit, sur le roc de Pierre, un monument  
Taillé dans le carrare et dans le pentélique,  
Éblouissant d'azur, d'or et de diamant.

## L'idylle dorée

Au vent joyeux de la bonne nouvelle  
L'étable s'ouvre ; et sa merveille est telle  
Que les naïfs bergers en sont troublés.

Illuminant la crèche sombre encore,  
L'Enfant paraît en un orbe d'aurore,  
Plus blond que l'or des métaux et des blés.

Tout reluit sous l'humble chaume en ruine ;  
Tout y rutille. Ô nuits de Palestine,  
De vos ciels d'aube pâle, est-ce un reflet ?

Lune magique, est-ce ton sortilège ?  
Est-ce l'éclat de ta blancheur de neige ?  
Est-ce ton charme, ô bel enfantelet ?

Un homme est là, grave comme en un temple ;  
Hiératique, il admire, il contemple,  
Ne sachant plus que bénir à genoux.

Dans son long voile et dans sa blanche robe,  
Pudique et belle, aux regards se dérobe  
Une humble femme au profil triste et doux.

Couple candide, ils restent sans parole,  
Le front ceint d'une opaline auréole,  
Navrés d'amour et de ravissement.

Le père exulte, et la mère soupire ;  
Tendre, elle fait effort pour lui sourire,  
Mais son sourire expire tristement.

Elle, la Sainte, elle, l'Immaculée,  
Oh ! comme elle est confuse, émerveillée,  
Toute à son rêve et toute à son affront.

Elle se voit dans une bergerie,  
Et, pour son Christ, non pour elle, Marie  
Pleure, le glaive au cœur, l'épine au front.

Le nouveau-né, demi-nu, que l'haleine  
Du bœuf et de l'âne réchauffe à peine,  
Tout frêle et tout mignon, tremble et vagit.

La plus modeste entre toutes les mères  
Se meurt de honte, et le sang de ses pères  
Comme une pourpre à sa tempe rougit.

Dans ce réduit de misère, les anges,  
Venus du ciel, modulent les louanges  
Du gracieux petit roi de Sion.

L'oreille entend la harpe qui console,  
La tendre lyre et la tendre viole,  
Et le théorbe et le psaltérion ;

Mais ni le luth qui berce et qui caresse,  
Ni la viole exquise de tendresse,  
Rien n'a charmé le souci maternel.

Pensive, au bord de la crèche accoudée,  
Elle pressent, crucifiante idée,  
Quelque chagrin qui lui semble éternel.

Les séraphins suspendent leur cantique :  
Et l'âpre son du hautbois bucolique  
Se mêle au frais gazouillis des pipeaux.

La corne a pris sa voix la plus câline,  
Et le roseau langoureux, en sourdine,  
Chante à ravir l'âme des bleus oiseaux.

On croit ouïr les endormeuses plaintes  
De l'air parmi les légers térébinthes,  
Du soir parmi les pâles oliviers.

En la blancheur de la lumière astrale  
Monte et descend la fraîche pastorale  
Que dit le chœur rustique des bouviers.

Cette musique élyséenne coule  
Et, vrai miracle, ondule et se déroule,  
S'achève et file en sanglots inouïs.

Des femmes vont à l'adorable Juive  
Offrir, avec la myrtille et l'olive,  
Roses et lis tout frais épanouis.

Silencieux, dévalant les collines,  
Orientés par les clartés divines,  
Déjà, voici les chameliers du Nil.

Ils ont offert l'ambre et le cinnamome  
Et ces lotus d'oasis dont l'arome  
Calme et guérit le mal le plus subtil.

Ni les soupirs des pipeaux et des flûtes,  
Ni le Noël des chevriers hirsutes,  
Rien n'a charmé le maternel souci ;

Ni les lotus, ni les lis de Judée,  
Ni l'oliban des rois de la Chaldée,  
Rien ne l'allège et rien ne l'adoucit.

Dans son berceau, que la mousse encourtine,  
L'enfant s'éveille, et sa lèvre enfantine  
S'ouvre et sourit d'un sourire de ciel.

Sur cette bouche idéalement rose,  
La Mère, moins songeuse, moins morose,  
Pose un baiser mouillé de pleurs de miel.

Ô tendres pleurs, délicieuses larmes,  
Est-il quelqu'un qui résiste à vos charmes ?  
Femme, tes pleurs font pleurer tous les yeux !

Dès son réveil, calme, à celle dont l'âme  
D'inquiétude et d'angoisse se pâme,  
Le Fils envoie un regard radieux.

Nul pavillon d'impérator n'égale  
Ce gîte où luit la gloire filiale,  
Ce lit de paille aux rideaux de soleil.

Le pâtre adore et Joseph s'extasie :  
Certes, jamais les huchiers de l'Asie  
Ni les bouviers n'ont vu tableau pareil.

Vision rose, exquise épiphanie,  
Divine idylle à jamais non finie,  
Charmante encore après dix-huit cents ans !

Aux Bethléem mystiques, des deux Mondes  
Peuples et rois, caravanes profondes,  
À pleines nef s'apportent des présents.

Bercail d'azur, asile de mystère,  
Où le Noël amoureux de la terre  
Alterne avec le cantique des cieux !

Crèche où naquit l'agneau des paraboles,  
Agreste autel des célestes symboles,  
Je vois s'ouvrir ton chaume harmonieux.

Tout ébloui, sur le seuil je m'arrête,  
Je me prosterne et je courbe la tête,  
Dans la pénombre, en silence, à l'écart.

Pour te louer, divin berceau, j'aspire  
L'harmonieux lyrisme qu'on respire  
Dans les motifs des aèdes de l'art.

Ô Mère pure, ô Vierge maternelle,  
Vase de nard qui déborde et ruisselle,  
Inonde-moi des flots de ton amour !

Je veux bercer ta peine et ta hantise,  
Adoucir le mal qui te martyrise,  
Je veux aimer ton Jésus sans retour.

Suivant les pas des bergers et des Mages,  
Je viens offrir l'encens de mes hommages.  
Que n'ai-je l'or des antiques Crésus !

Oh ! laisse-moi, Vierge, Mère divine,  
Prendre en mes bras, presser sur ma poitrine,  
Ton bien-aimé, ton trésor, ton Jésus !

Je veux que ma lèvre à sa lèvre touche.  
Combien heureux je serais, si ma bouche  
Pouvait chanter un chant digne de toi !

Mais c'est en vain que mon hymne s'élance.  
Suspends ton rythme, ô mon cœur, le silence  
Exprime seul mon extatique émoi.

## Le Viatique

La cloche, lente, à voix éteinte,  
Tinte au clocher paroissial,  
Et l'écho tremblant de sa plainte  
Tinte et meurt dans l'air glacial.

L'airain sonne en branle. On écoute.  
Pour qui le glas a-t-il tinté ?  
Et le son grave, avec le doute,  
Tombe sur le cœur attristé.

C'est dans un hameau solitaire,  
Où l'homme, encore rude et sain,  
Pauvre sur une maigre terre,  
Vit obscur et meurt comme un saint.

Aux premiers branles de la cloche,  
Les humbles seuils se sont ouverts.  
Un bruit de pas drus, qui s'approche,  
Frappe l'air lourd des champs déserts.

Par les sentiers que l'ombre voile  
Défile un cortège ; en avant,  
On voit filer comme une étoile  
Un cierge qui vacille au vent.

Mi-voilé d'un lambeau de moire,  
Sur le flanc d'un fin lin bénit,  
Aux mains du prêtre le ciboire  
Comme un soleil d'argent reluit.

À genoux ! c'est le Viatique,  
C'est le dictame des souffrants,  
Le pain de l'au-delà mystique,  
Le divin chrême des mourants.

L'or pâle et la pourpre amortie  
Du crépuscule occidental  
Au-dessus de la sainte hostie  
Forment comme un dais triomphal.

Toi qui vois l'invisible gloire  
De cet invisible passant,  
Humble fils de la glèbe noire,  
Incline-toi, comme un enfant.

C'est Lui : cette pompe céleste.  
Proclame sa divinité,  
Et ce tant naïf culte agreste  
Nous dit sa pauvre humanité.

Quelques paysans en prière  
Suivent, leur rosaire à la main ;  
Les clous des souliers de misère  
Sonnet aux cailloux du chemin.

L'humble suite rustique passe  
Au refrain machinal des mots  
Que traînent à voix lente et basse  
Les dévotes et les dévots.

Oh ! bienheureux ce pauvre monde  
Qui devine, et croit sans les voir,  
Les choses qu'une ombre profonde  
Cache aux maîtres du haut savoir.

Heureuses ces âmes crédules  
Qui gardent confiance et foi  
Aux mystérieuses formules  
De l'ancienne et nouvelle loi.

On n'entend sur la route sombre  
Que la clochette du sonneur.  
C'est l'heure où la mort vient dans l'ombre.  
Hâtez-vous, courrier du Seigneur.

Hâtez-vous ! Tout est morne et triste.  
Hâtez-vous ! D'un seul vol, sans bruit,  
La mort s'abat à l'improviste,  
Comme un sinistre oiseau de nuit.

Là-bas, dans la chambre blafarde,  
Un malade souffre à mourir.  
Oh ! comme il est lent, comme il tarde,  
L'ami qui s'en vient le guérir !

Du beffroi la grave harmonie  
S'éteint, triste comme un adieu.  
Ange gardien de l'agonie,  
Soutiens les pas du porte-Dieu.

## L'avril boréal

Est-ce l'avril ? Sur la colline  
Rossignole une voix câline,  
De l'aube au soir.  
Est-ce le chant de la linotte ?  
Est-ce une flûte ? est-ce la note  
Du merle noir ?

Malgré la bruine et la grêle,  
Le virtuose à la voix frêle  
Chante toujours ;  
Sur mille tons il recommence  
La mélancolique romance  
De ses amours.

Le chanteur, retour des Florides,  
Du clair azur des ciels torrides  
Se souvenant,  
Dans les bras des hêtres en larmes  
Dis ses regrets et ses alarmes  
À tout venant.

Surpris dans son vol par la neige,  
Il redoute encor le cortège  
    Des noirs autans ;  
Et sa vocalise touchante  
Soupire et jase, pleure et chante  
    En même temps.

Fuyez, nuages, giboulées,  
Grêle, brouillards, âpres gelées,  
    Vent boréal !  
Fuyez ! La nature t'implore,  
Tardive et languissante aurore  
    De floréal.

Avec un ciel bleu d'améthyste,  
Avec le charme vague et triste  
    Des bois déserts,  
Un rythme nouveau s'harmonise.  
Doux rossignol, ta plainte exquise  
    Charme les airs !

Parfois, de sa voix la plus claire,  
L'oiseau, dont le chant s'accélère,  
Égrène un tril :  
Dans ce vif éclat d'allégresse,  
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,  
Beaux jours d'avril.

Déjà collines et vallées  
Ont vu se fondre aux soleillées  
Neige et glaçons ;  
Et, quand midi flambe, il s'élève  
Des senteurs de gomme et de sève  
Dans les buissons.

Quel souffle a mis ces teintes douces  
Aux pointes des frileuses pousses ?  
Quel sylphe peint  
De ce charmant vert véronèse  
Les jeunes bourgeons du mélèze  
Et du sapin ?

Sous les haleines réchauffées  
Qui nous apportent ces bouffées  
    D'air moite et doux,  
Il nous semble que tout renaisse.  
On sent comme un flot de jeunesse  
    Couler en nous.

Tout était mort dans les futaies ;  
Voici, tout à coup, plein les haies,  
    Plein les sillons,  
Du soleil, des oiseaux, des brises,  
Plein le ciel, plein les forêts grises,  
    Plein les vallons.

Ce n'est plus une voix timide  
Qui prélude dans l'air humide,  
    Sous les taillis ;  
C'est une aubade universelle ;  
On dirait que l'azur ruisselle  
    De gazouillis.

Devant ce renouveau des choses,  
Je rêve des idylles roses ;  
    Je vous revois,  
Prime saison, belles années,  
De fleurs de rêve couronnées,  
    Comme autrefois.

Et, tandis que dans les clairières  
Chuchotent les voix printanières,  
    Et moi j'entends  
Rossignoler l'âme meurtrie,  
La tant douce voix attendrie  
    De mes printemps.

## À la claire fontaine

*Pierre, mon ami Pierre,  
À la guerre est allé  
Pour un bouton de rose  
Que je lui refusai.  
(Berçeuse ancienne)*

Il est une claire fontaine  
Où, dans un chêne, nuit et jour  
Le rossignol, à gorge pleine,  
Redit sa peine  
Et son amour.

Si belle et si douce est son onde,  
Si transparente, si profonde,  
Qu'on vient de bien loin à la ronde  
S'y promener  
Et s'y baigner.

Son flot où la menthe et la prêle  
Poussent, à fleur d'eau, pêle-mêle,  
Filtre son cristal à travers  
    Le filtre frêle  
    Des cressons verts.

Les jeunes filles, le dimanche,  
Y vont, nu-tête, fleurs au front,  
En mai, sous le chêne qui penche,  
    En jupe blanche,  
    Danser en rond.

Il en est une – une promise –  
Qui fuit et la danse et le bruit,  
Et qui, dans son deuil de payse,  
    Martyre exquise,  
    Se meurt d'ennui.

Un soir que la blonde amoureuse  
Se mirait dans la source ombreuse,  
Un pâtre à la voix langoureuse  
Lui fit l'aveu  
D'un premier feu.

« Oh ! donne-moi cette églantine »  
Dit-il, très-bête et tout confus.  
La belle dit : Non, et s'obstine,  
Âpre et mutine,  
Dans son refus.

Fou de dépit, fou de colère,  
Sans voir celle qui fut si chère,  
Le bon ami, le pauvre enfant,  
Pour la frontière  
Part en pleurant.

Aux jeunes la guerre est bien dure ;  
Le mal du pays les torture ;  
On pleure. Oh ! que le temps nous dure  
Loin de ce doux  
Pays : Chez nous.

Vers une rive plus clémente,  
Le rossignol a pris l'essor.  
Seule, au bord de l'onde dormante,  
La pauvre amante  
Soupire encor.

En vain de ses pleurs elle arrose  
Le bouquet qui fit son malheur :  
« Reviendra-t-il ? Rosier morose,  
Rends-moi ta rose.  
Rends-moi ta fleur ! »

Trois ans après, un militaire,  
Sac au dos, couvert de poussière,  
De la fontaine solitaire,  
    Bâton en main,  
    Prit le chemin.

C'est lui ! – C'est elle ! – Sans rien dire.  
Le soldat aux yeux attendris,  
Et la chère âme qui soupire,  
    Dans un sourire  
    Se sont compris.

La dernière fleur de l'année,  
Des pleurs de l'automne baignée,  
S'effeuille au vent. La belle offrit  
    La fleur fanée  
    Au fier conscrit.

Et ce bouquet, que la hantise  
De l'amour naïf poétise,  
Répand, dans l'air doux qui les grise,  
Comme un relent  
De lilas blanc.

Ohé ! danseurs, à la fontaine,  
Dansez en rond, chantez en chœur !  
Le plus beau garçon de la plaine,  
À Magdeleine  
Donne son cœur.

## À celle que j'aime

Dans ta mémoire immortelle,  
Comme dans le reposoir  
D'une divine chapelle,  
Pour celui qui t'est fidèle,  
Garde l'amour et l'espoir.

Garde l'amour qui m'enivre,  
L'amour qui nous fait rêver ;  
Garde l'espoir qui fait vivre ;  
Garde la foi qui délivre,  
La foi qui nous doit sauver.

L'espoir, c'est de la lumière,  
L'amour, c'est une liqueur,  
Et la foi, c'est la prière.  
Mets ces trésors, ma très chère,  
Au plus profond de ton cœur.

## France

Oui, mon pays est encor France :  
La fougue, la verve, l'accent,  
L'âme, l'esprit, le cœur, le sang,  
Tout nous en donne l'assurance :  
La France reste toujours France.

Aujourd'hui, tout comme naguères,  
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,  
Le vrai profil, le vif portrait  
Du Normand, père de nos pères ?  
Français, vous êtes nos grands frères.

Il est toujours vert et vivace,  
Le rameau du vieil arbre franc ;  
De sève chaude exubérant,  
Superbe et fort comme la race,  
Il est toujours vert et vivace.

Vienne la magnifique aurore  
Des fêtes d'hiver, Montréal,  
Narguant l'âpre vent boréal,  
Pour la danse revêt encore  
Son domino multicolore.

Pittoresque palais féerique,  
Sur tes murs de glace et de feu,  
Le drapeau rouge, blanc et bleu  
Arbore au soleil d'Amérique  
La chaude gaîté d'Armorique.

Avec la fusée écarlate,  
Qui crépite et crible d'éclairs  
Le cristal de tes dômes clairs,  
Dans l'air qu'elle échauffe et dilate  
L'allégresse de France éclate.

Mais au lointain si notre oreille  
Entend le clairon du combat,  
C'est alors que le cœur nous bat,  
C'est alors que le sang s'éveille,  
Au son qui frappe notre oreille.

Sonnez, chantez, clairons sonores !  
Allons, étendards, en avant !  
Dans le feu, l'éclair et le vent,  
Déployez vos plis tricolores !  
Sonnez, chantez, clairons sonores !

L'envahissement est immense.  
– Pour chasser ces grands reîtres roux,  
Que ne sommes-nous avec vous,  
Jeunes soldats de la défense !  
Oh ! notre douleur est immense.

France, ô maternelle patrie,  
Nos cœurs, qui ne font qu'un pour toi,  
Encore palpitants d'émoi,  
Saignent des coups qui t'ont meurtrie,  
France, ô maternelle patrie !

Ici comme là-bas on pleure.  
Dévorant le sanglant affront,  
Baissant les yeux, courbant le front,  
Silencieux, on attend l'heure.  
Ici comme là-bas on pleure.

Quand finira l'horrible transe ?  
Oh ! quand de Versaille à Strasbourg,  
Cloche, canon, clairon, tambour  
Proclameront la délivrance  
De la grande terre de France ?

## La Mer

Loin des grands rochers noirs que baise la marée,  
La mer calme, la mer au murmure endormeur,  
Au large, tout là-bas, lente s'est retirée,  
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,  
Au profond de son lit de nacre inviolé  
Redescend, pour dormir, loin, bien loin du rivage,  
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.

La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire,  
À l'écart, en secret, son immense tourment,  
Que la fauve amoureuse, au large se retire,  
Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.

Et la brise n'apporte à la terre jalouse,  
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :  
L'âme des océans frémit comme une épouse  
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.

## Québec

Comme un factionnaire immobile au port d'arme,  
Dans ces murs où l'on croit ouïr se prolonger  
Le grave écho lointain d'un qui vive d'alarme,  
À ses gloires Québec semble encore songer.

L'humble paix pastorale a replié son aile  
Sur l'âpre terre où gît le sombre camp des morts :  
Du bugle ensanglanté, la plaine solennelle  
N'entend plus retentir les tragiques accords.

Au flanc de la redoute, aux poternes ouvertes,  
Aux créneaux de la tour, aux brèches des remparts,  
La mousse dont l'avril a teint les franges vertes,  
Suspend ses verts pavots et ses verts étendards.

Au port ne viendront plus mouiller les caravelles.  
Qu'importe ? contre toute espérance, on attend.  
On attend qu'on nous fasse assavoir des nouvelles  
Des bourgs d'où sont venus les purs Français d'antan.

Hanté du souvenir qui le tient en tristesse,  
De par delà les mers, du lointain, de là-bas.  
L'ancien logis qu'enchante une immortelle hôtesse,  
De jours en jours attend quelqu'un qui ne vient pas.

Souventes fois, la nuit, comme aux jours des grands sièges,  
Vibrent d'étranges sons de cors et de tambours :  
Et, souvent, l'on a cru voir de pompeux cortèges  
Défiler, radieux, sous l'ombre des faubourgs.

Une garde fantôme, une ronde macabre,  
Passe, marchant à pas sonore et régulier,  
Et l'on entend tinter des cliquetis de sabre  
Sur les marches de bois du gothique escalier.

Ô Québec, reste fier, reste haut sur la rampe  
Que dore le passé. Pour nous hausser le cœur,  
Pour brandir fièrement les couleurs de ta hampe,  
Sois-tu toujours debout, soit-tu toujours vainqueur !

Tant que les doux rivaux du divin Crémazie,  
Inclinés sous le vol d'un lyrisme idéal,  
Invoquant à genoux la sainte poésie,  
Chanteront à plein cœur l'hymne national :

Tant que le pur accent d'une langue immortelle  
Vibrera dans l'ancien parler pur de chez nous ;  
Tant qu'un rayon d'amour luira dans la prunelle  
De la Canadienne aux clairs jolis yeux doux !

À plein ciel, sur les toits, sur les places publiques,  
Les hivers succédant aux hivers, neigeront.  
Les châsses où la France a serti ses reliques  
Sous leur rouille de gloire oncques ne périront.

Aujourd'hui le cœur s'ouvre, et tout revit. Sur l'onde  
Dansent les rayons d'or du clair soleil pascal.  
Le roc s'ouvre. Qui vive ?... Il faut que l'on réponde,  
Sans peur, à haute voix : Frontenac et Laval.

## Missive

*À M. et Mme Louis Fréchette.*

Le poète,  
À la grâce comme au talent,  
Souhaite  
Un long cycle de jours de l'an.

Le ciel veuille  
Que nul âpre souffle inhumain  
N'effeuille  
Les fleurs qui sèment leur chemin.

Que la lyre  
Toujours unisse au clair accord  
Du rire  
Le rythme des sept cordes d'or.

## **Be thy grave ever green !**

*Robert Walsh*

Paix et repos à toi ! Paix au front qui se pose  
Au morne et noir chevet des tombeaux éplorés.  
Paix et visions d'or, doux sommeil, rêve rose  
    À tes mânes sacrés !

Au cœur du bon ami, que nul ver ne se cache !  
Que nul impur limon ne macule le lys !  
Paix au prêtre qui gît dans la blancheur sans tache  
    De l'aube et du surplis.

De ses beaux ornements d'argent qu'on le revête !  
L'hostie au cœur, il part pour la messe du ciel.  
Et déjà les esprits de l'au-delà font fête  
    Au diacre éternel.

Mort chéri, que le tertre où l'on a mis ta bière  
Te soit toujours léger, toujours vert, toujours frais ;  
Qu'il t'allège le poids de l'humble et triste pierre  
    Qui redit nos regrets.

Nicolet l'accueillit sous ses doctes portiques ;  
Et, maître génial, on vit, bientôt, s'asseoir  
Le petit exilé des rivages celtiques,  
    Parmi les princes du savoir.

Pourtant, dans cet éden de fleurs et de lumière,  
Il souffrait de ce mal enchanteur et fatal  
Qu'on nomme nostalgie, ou mieux : berceau, chaumière,  
    Foyer, pays natal.

Voir Erin et mourir, voir sa chère patrie :  
C'était son rêve ardent, son unique désir ;  
Revoir les doux coteaux verts de l'île chérie,  
    Et mourir de plaisir.

Épris de vous autant que les bardes antiques,  
Il eut aimé dormir sa nuit près des aïeux,  
Adare, Innisfallen, archipels romantiques,  
    Îlots tombés des cieux !

Un jour, il vous revit, ô poétiques landes,  
Chaumes moussus, clochers brunis, sombres castels,  
Sol consacré, pays plein de vagues légendes  
Et de deuils immortels.

Il vous revit ; mais vous, empreintes toujours neuves  
Des genoux d'une mère ou du front d'une sœur,  
Souvenirs familiers, branches mortes et veuves  
Des anciens nids du cœur.

Vous fûtes sans réponse à l'ami de naguère,  
Tombes, sentiers, berceau que la mousse voila.  
Pas un ami connu, dans toute la bruyère,  
Pour dire : Le voilà !

Le cœur désenchanté par vos brillants mirages,  
Eldorados sans or, oasis sans beauté,  
Il s'en est allé vers les lumineux rivages  
De l'immortalité.

Qu'il dorme maintenant dans la grande nuit close,  
Au carillon lointain des cloches de Shandon,  
Tourné vers les vallons d'émeraude, qu'arrose  
L'azur du clair Shannon.

Que Dieu lui fasse ouïr le doux chapelet tendre  
Qu'égrène avec ferveur la prière à genoux !  
Que la harpe de Moore en sa nuit fasse entendre  
Les accords les plus doux !

Que l'ange souriant du souvenir effeuille  
Sur son front, fleurs à fleurs, son rameau parfumé,  
Plus suave aux défunts que n'est le chèvrefeuille  
Pour nous, aux jours de mai.

Qu'une brise d'Irlande, avec ce chant rythmique  
Des lacs harmonieux où son vol s'est mouillé,  
Berce amoureusement l'ombre mélancolique,  
L'ombre de l'exilé.

## À Coquelin

Tu ne nous connais pas, mais elle est bien connue  
Ta vogue et celle des Hading et des Patry.  
Donc, au rival de Got, salut ! et bienvenue  
Aux sœurs de Jane Essler et de Rose Chéri !

Tu ne nous connais pas ; mais notre oreille est presque  
Accoutumée au bruit lointain des grands succès  
De l'acteur qui, dans son brio moliéresque,  
Incarné excellemment le preste esprit français.

Tu nous remets au cœur des noms que nul n'oublie :  
Feuillet, Jules Sandeau, les deux Dumas, Sardou,  
Et l'auteur du Chapeau de paille d'Italie,  
Et l'auteur de Diane, et l'auteur de Frou-frou.

Maître, nous salûrons en toi l'exubérance  
De ces maîtres charmeurs, de ces maîtres esprits,  
Dont les pleurs ont fait tant pleurer la tendre France,  
Dont le rire a tant fait rire le gai Paris.

Clair et vrai, riche et chaud, ton large et souple verbe,  
Comme celui des plus harmonieux diseurs,  
Magistral dans le drame, exquis dans le proverbe,  
Interprète à ravir ces brillants amuseurs.

Bravo ! Dans ta finesse et ta désinvolture  
Éclatent aux regards de tous, ô Coquelin,  
Le vrai tempérament, la complexe nature  
Du Gaulois né joyeux, du Français né malin.

# Le lac

*En forêt*

*à M. W. Parker.*

Au creux des humides savanes,  
Ceint des herbes et des lianes  
Qui foisonnent dans les roseaux.  
Calme, à l'abri de la rafale,  
Le lac en plein soleil étale  
Le miroir de ses claires eaux.

Baignant dans les détours pleins d'ombre  
Leur manteau de velours vert sombre,  
Des bois au faîte ensoleillé,  
Dans ces profondeurs qui nous trompent,  
Si frais et si moelleux s'estompent,  
Que l'œil en est émerveillé.

Vienne le crépuscule rouge,  
La mare noire, où rien ne bouge,  
Aux feux du ciel occidental  
Brasille ; et c'est une surprise  
De voir le frisson de la brise  
Courir sur ce flambant cristal.

Deçà, delà, les demoiselles  
Du preste éclair bleu de leurs ailes  
Sillonnent le fouillis des joncs.  
La truite, entre deux eaux, frétille,  
Et, pour saisir l'aile qui brille,  
Fait mille sauts, mille plongeurs.

Assis au fond de la pirogue,  
Le pêcheur, silencieux, vogue  
En pagayant à petit bruit,  
Tandis que l'appât nacré glisse  
Et roule, miroitante hélice,  
Dans le sillage d'or qui fuit.

Un cuivre au lointain sonne encore :  
C'est le chasseur. L'écho sonore  
Redit trois fois, cinq fois : Taïaut !  
À travers la bruine qui voile  
Monts et bois, la première étoile  
Scintille au ciel comme un joyau.

On n'entend qu'un doux bruit de feuille.  
La solitude se recueille.  
Bercé par un luth idéal,  
Sans cesse et sans cesse, en cadence,  
Autour du pôle étoilé danse  
Le météore boréal.

À peine un cri d'oiseau s'élève  
Et flotte, vague comme un rêve,  
Sur le clavier des flots déserts.  
Déployant son vol circulaire,  
La vaporeuse aube polaire  
Glisse en silence par les airs.

Bientôt tout bruissement tombe.  
Près des grands feux clairs de la combe  
Veillent chasseurs et forestiers.  
Seuls les élans roux, qui ruminent,  
Avec leurs compagnes cheminent  
Dans le clair-obscur des sentiers.

Derrière une blanche nuée  
Au moindre souffle remuée,  
Cachant son pâle front changeant,  
La lune dort : la chasseresse  
Sur l'eau qu'un vent léger caresse  
A laissé choir son arc d'argent.

## Fleurs d'aurore

Comme au printemps de l'autre année,  
Au mois des fleurs, après les froids,  
Par quelque belle matinée,  
Nous irons encore sous bois.

Nous y verrons les mêmes choses,  
Le même glorieux réveil,  
Et les mêmes métamorphoses  
De tout ce qui vit au soleil.

Nous y verrons les grands squelettes  
Des arbres gris, ressusciter,  
Et les yeux clos des violettes  
À la lumière palpiter.

Sous le clair feuillage vert tendre,  
Les tourterelles des buissons,  
Ce jour-là, nous feront entendre  
Leurs lentes et molles chansons.

Ensemble nous irons encore  
Cueillir dans les prés, au matin,  
De ces bouquets couleur d'aurore  
Qui fleurent la rose et le thym.

Nous y boirons l'odeur subtile,  
Les capiteux aromes blonds  
Que, dans l'air tiède et pur, distille  
La flore chaude des vallons.

Radieux, secouant le givre  
Et les frimas de l'an dernier,  
Nos chers espoirs pourront revivre  
Au bon vieux soleil printanier.

En attendant que tout renaisse,  
Que tout aime et revive un jour,  
Laisse nos rêves, ô jeunesse,  
S'envoler vers tes bois d'amour !

Chère idylle, tes primevères  
Éclosent en toute saison ;  
Elles narguent les froids sévères  
Et percent la neige à foison.

Éternel renouveau, tes sèves  
Montent même aux cœurs refroidis,  
Et tes capiteuses fleurs brèves  
Nous grisent comme au temps jadis.

Oh ! oui, nous cueillerons encore,  
Aussi frais qu'à l'autre matin,  
Ces beaux bouquets couleur d'aurore  
Qui fleurent la rose et le thym.

## Chrysanthèmes

Ils disent qu'au ciel on retrouve  
Ces chers petits morts tant pleurés.  
Ah ! savent-ils bien ce qu'éprouve  
Le cœur des parents éplorés.

Ils sont étonnés qu'on se plaigne.  
Savent-ils bien notre douleur ?  
À nous dont le sein meurtri saigne,  
On parle d'un monde meilleur !

J'y crois à cette autre demeure,  
À cet immense azur béni ;  
Oui, j'y crois ! et, pourtant, je pleure :  
J'ai peur de ce vague infini.

Lui, là-haut, si loin de sa mère !  
Je ne puis croire qu'il n'ait pas  
Comme une nostalgie amère  
De ceux qu'il aimait ici-bas.

Et, comme en un rêve, il me semble  
Voir errer dans ce ciel si grand  
Un bel ange qui lui ressemble,  
Qui nous tend les bras en pleurant.

Il partit alors que les roses  
S'ouvrent dans l'air étincelant :  
De leurs premières fleurs écloses  
On couvrit le suaire blanc.

Pour longtemps la chambre est fermée :  
Dans sa froide atmosphère en deuil  
Flotte encore l'âme embaumée  
Des chrysanthèmes du cercueil.

En secret, la mère, hagarde,  
Toute pâle, tournant la clé  
De l'huis funèbre, se hasarde  
À franchir le seuil endeuillé.

Dans la pièce où son œil pénètre  
Elle cherche et voudrait bien voir  
Les beaux yeux du cher petit être  
Qui manque aux caresses du soir.

Une fièvre intense hallucine  
Et son oreille et son regard ;  
Ce nid plein d'ombre la fascine :  
Son trésor est là, quelque part.

Ce demi-jour mélancolique  
Que reflète le ténébreux  
Cristal du grand miroir oblique.  
C'est le reflet des jours heureux.

L'alcôve était claire et fleurie ;  
C'est là que l'enfant fut bercé.  
Ah ! l'alcôve est bien assombrie  
Depuis que la mort a passé.

Où sont les fleurs, les fines gazes,  
Les merveilles du blanc trousseau ?  
Les fleurs ne sont plus dans les vases,  
Et l'enfant n'est plus au berceau.

C'est pourquoi la mère affolée,  
En proie aux regrets superflus,  
Ne veut pas être consolée,  
Parce que son amour n'est plus.

## Giboulée

De grands brouillards couleur de suie,  
Chassés par un vent sans pareil,  
Passent à plein vol : neige et pluie  
Tombent, brillantes de soleil.

Sur les toits, globule à globule,  
Pétillent grésil et grêlons ;  
Et la vitre tintinnabule :  
On croit ouïr des carillons.

Sans répit, la mitraille fine  
Sautille, étincelle, bruit :  
Puis une bruine argentine  
Filtre du nuage qui fuit.

Nul crayon ne pourrait décrire  
Ce temps qui change en un clin d'œil.  
Des pleurs se mêlent au sourire  
Qu'avril donne à l'hiver en deuil.

Une aveuglante soleillée  
Jaillit tout à coup du ciel bleu ;  
Il semble que la giboulée  
Darde mille aiguilles de feu.

Étoiles de glace fleuries,  
Prismes de cristal délicats :  
On dirait mille pierreries,  
Mille papillotants micas.

Mais ces joyaux se fondent vite.  
L'astre qui déjà flambe haut,  
Dans l'azur éclairci gravite  
De plus en plus clair et plus chaud.

En dépit de la bise froide,  
Ses obliques rayons tiédis  
Font mollir la ramure roide  
Des vieux érables engourdis.

Au fond des forêts que décorent  
Sapins verts et blancs merisiers,  
Les sirops odorants se dorent  
Au feu des résineux brasiers.

De l'écorce fraîche entaillée,  
Dans les vases de fin bouleau,  
Pure, cristalline, emmiellée,  
Goutte à goutte distille l'eau.

Maintenant le couchant rougeoie.  
L'oiseau, qui pressent les beaux jours,  
Raconte la première joie  
De ses vagabondes amours.

Huppe au vent, il saute, il pépie.  
La mère, au creux des brins douillets,  
Grelottante, en boule tapie,  
Réchauffe ses chers oiselets.

Preste courrier que nous dépêche  
La saison verte, oiseau, qu'es-tu ?  
Que nous chante la chanson fraîche  
De ton grêle sifflet pointu ?

Alerte et gentil hochequeue,  
Du haut des pins ne vois-tu pas,  
Par-dessus la colline bleue,  
Venir Mai, tout rose, là-bas ?

Pâques vient : monts, val et clairière  
N'ont point quitté leur blanc décor,  
Et la fauvette printanière  
Ne rossignole pas encor.

## **Fleurs d'hiver**

*Au poète qui m'applaudit*

Ton applaudissement, divin poète, inspire  
L'humble songeur dont l'âme impétueuse aspire  
    Au lyrisme infini des cieux.

Il m'exalte déjà, ce bravo qui m'honore.  
Ma strophe bat de l'aile et s'élance, sonore ;  
    Son vol est plus harmonieux.

Avais-je quelque droit à ta brillante estime ?  
Que t'offrir, en retour de cet accueil intime,  
    Rival des immortels chanteurs ?

Des roses ? Les frimas les ont ensevelies ;  
Je chercherais en vain leurs corolles pâlies  
    Et leurs embaumantes senteurs.

Que dis-je ? j'oubliais que la neige étincelle,  
Et que ce ciel, taché de nuages, recèle  
La grêle et le givre argentin.

Le ciel est gris, la terre est froide. Les rafales  
Pour longtemps ont éteint les flammes triomphales,  
Les pourpres clartés du matin.

Plus de fleurs à cueillir dans l'herbe des prairies !  
Plus de vers à glaner au jardin de féeries  
Où la rime éclôt à foison.

Pareils à ces oiseaux frileux qu'octobre chasse,  
Nos rêves ont quitté ce triste azur de glace  
Pour le bleu d'un autre horizon.

Grelottant, dans l'air gris, le soleil de décembre  
Se couche, et déjà vient la brune, et, dans ma chambre,  
Comme dans un bois, il fait noir.

Salut, petit soleil des hâtives veillées,  
Qui brilles, vague, pâle, aux vitres étoilées,  
Poétique lampe du soir !

À petit bruit, la neige, au dehors, tombe lente,  
En légers flocons fins, sous la lune tremblante,  
Comme une poudre de cristal.

Oh ! quelle floconneuse avalanche argentée !  
Oh ! parmi ces blancheurs d'aube diamantée  
Comme il est beau, le toit natal !

Te redirai-je à toi le poète, l'artiste,  
L'exquise impression, à la fois douce et triste,  
Que nous donne le coin du feu ?

Te dirai-je les doux pensers que nous suggère  
Le logis où les fleurs de la verte étagère  
Évoquent l'été frais et bleu !

Oh ! que la chambre est bonne, et qu'il est bon d'y vivre,  
Malgré le froid, malgré le vent, malgré le givre,  
Dans le calme et l'apaisement !

Le piano frémit : une voix veloutée  
S'élève et sa douceur, dans mon âme hantée,  
A réveillé l'amour dormant.

Là-haut, dans la mansarde, on se meurt de misère ;  
Ici, dans les salons, comme dans une serre,  
Le bonheur embaume et fleurit.

La volupté blasphème au fond du bouge infâme.  
Au foyer, Dieu descend : la mère en pleurs se pâme  
Aux lèvres de l'ange qui rit ;

Le chapelet aux doigts, l'aïeule s'agenouille.  
Et moi, je joins les mains, et mon regard se mouille,  
Et je te bénis, ô Dieu bon !

Par ton charme, ô foyer natal, par ta magie,  
L'hiver est sans frissons, sans deuil, sans nostalgie.

Douce maison, douce maison !

Poète, en attendant que le printemps renaisse,  
Et redonne aux forêts leur robe de jeunesse

Et leur éclatant voile vert ;

En attendant qu'Avril ensoleille et colore  
Ces chaudes floraisons qu'un souffle fait éclore,

Reçois ces pâles fleurs d'hiver.

## Hantise

Je rêve les rythmes, les phrases  
Qui montent dans un vol de feu,  
À travers le ciel des extases,  
Vers le beau, vers le vrai, vers Dieu.

Mon oreille éperdue essaie  
De saisir l'infini concert :  
Le son précis, la note vraie,  
Fuit, revient, et fuit, et se perd.

J'aspire au lyrisme extatique,  
Et sur les lyres aux sept clés  
Je cherche à rendre le cantique  
Des psaltérions étoilés.

J'invoque l'ange et le prophète,  
Les esprits au vol large et sûr :  
Le musicien, le poète,  
Les chœurs de l'idéal azur.

Ô désespérante hantise !  
Ô charme du rythme obsesseur !  
Quelle est la voix qui s'harmonise  
Avec ta céleste douceur.

Claviers aux multiples octaves,  
Où donc les aurai-je entendus  
Les rires clairs et les pleurs graves  
De vos lointains accords perdus ?

Hélas ! j'ai beau scander mes mètres  
Sur le grand mode ionien :  
J'ai beau prier les dieux, les maîtres  
De l'art nouveau, de l'art ancien :

J'ai beau pleurer, j'ai beau me plaindre,  
Oh ! non, jamais je ne pourrai,  
Je ne pourrai jamais atteindre  
Aux divines splendeurs du vrai.

## La chapelle des miracles

Pour couvrir d'ornements divers  
Les nefs, les chœurs, les tabernacles,  
Les murs, les voûtes, les pinacles  
De la chapelle des miracles,

Cherchez par l'immense univers  
Les plus brillantes draperies  
Et les moires et les soiries  
Radieuses de pierreries.

Avec les vases corinthiens  
Tout pleins de lys et de pervenches ;  
Avec les statuette blanches  
Et les chandeliers à sept branches,

Apportez les Rubens anciens,  
Les ivoires des basiliques,  
Les carrares, les pentéliques  
Des Buonarottis catholiques.

Apportez-nous, à pleine main,  
Avec les pourpres byzantines,  
Tout l'or des châsses florentines,  
Tout l'argent des cryptes latines.

Qu'un Apollodore romain  
Forge et cisèle une couronne  
Digne, ô glorieuse Patronne,  
Du triple éclat qui t'environne.

Qu'un artiste dans les vieux ors  
Enchâsse la flamme profonde  
Des plus belles perles de l'onde  
Et les plus beaux saphirs du monde.

Tous ces bijoux, tous ces trésors  
Ne relègueront pas dans l'ombre  
Ces tristes ex-voto sans nombre  
Qui chargent la muraille sombre.

Ce naïf décor éploré,  
Reliques des pauvres malades,  
Dans le triomphe des arcades,  
Parmi les fleurs des colonnades.

Dominant le plain-chant sacré  
Des Athanase et des Grégoire,  
Chantent l'inénarrable histoire,  
La grande légende de gloire.

De la sainte Anne de Beaupré.

## À Denis Gérin

Cher ami, le trépas est-il bien aussi sombre  
Qu'un vain peuple le pense ? Et l'onde aux sombres bords,  
Est-elle un ténébreux abîme, un gouffre d'ombre  
Où s'efface à jamais le souvenir des morts ?

Tu le sais, par delà l'horrible latitude,  
Par delà ce flot noir où l'homme est submergé,  
Il est, dans l'Inconnu, un lieu dont l'altitude  
Promet calme et repos au pâle naufragé.

La dépouille qui gît, froide et marmoréenne,  
Se décompose ; mais l'esprit aux vols hardis,  
Libre, attiré par la splendeur élyséenne,  
Monte de ciel en ciel aux plus hauts paradis.

Sur le cher mort qu'on vient de clouer dans sa bière,  
Sur le frère qui part et qui prend les devants  
Pour arriver plus vite au pays de lumière,  
Ne pleurons pas, pleurons plutôt sur les vivants.

Pleurons sur les amis dont les espoirs s'éteignent ;  
Pleurons sur les trésors qu'emporte le cercueil ;  
Oui, pleurons sur tous ceux dont les cœurs blessés saignent  
Dans la nuit de l'exil et dans la nuit du deuil.

## Mirages

Dans le repli d'une anse fraîche  
Où tremble le moelleux reflet  
D'un clair ciel rose et violet,  
Sommeille le bateau de pêche.

Sur l'eau qui s'est agatisée,  
Dès le jour, encore endormi,  
Un vent léger souffle à demi  
Par brève et rythmique risée.

Mais la vague au large moutonne.  
Et dans les échos réveillés  
Pourent déjà les sons mouillés  
D'un lourd clapotis monotone.

Enlaçant la coque de chêne,  
Les flots aux douceurs de velours  
Montent, montent, montent toujours.  
Le bateau tire sur sa chaîne.

Il semble que le flot attire  
La barque, et qu'un doux souffle d'air  
La pousse vers la belle mer  
Qui soupire, chante, et soupire.

On croit entendre sur les ondes  
Des appels pareils aux appels  
Qui viennent des verts archipels  
Où chantent les sirènes blondes.

Au large fleurissent les îles.  
Là-bas, sous des ciels toujours beaux,  
Bleuit le golfe où les vaisseaux  
Vont sur des flots toujours tranquilles.

Dès longtemps un rêve me hante :  
Je veux, au risque d'y mourir,  
Au hasard des vagues courir  
La mer périlleuse et tentante.

Des voix qui viennent de la grève  
M'ont dit que les vents sont mauvais.  
Je n'écoute rien. Je m'en vais,  
Bercé par les rythmes du rêve.

Dussé-je faire mille lieues  
Il faut que j'atteigne ces bords  
Qui palpitent aux frais accords  
Des chimères roses et bleues.

J'irai, suivant ma fantaisie,  
Boire aux ruisseaux harmonieux  
Où croît, aux caresses des cieux,  
La fleur d'or de la poésie.

J'ai pour étoile, l'Art antique,  
Le Beau, ce pôle dont l'aimant  
Nous attire éternellement  
Et j'ai l'espoir pour viatique.

## Les clochettes

Le carillon multicolore  
Des clochettes au timbre clair  
Tinte, étincelle, tinte encore  
Et tintinnabule dans l'air.

C'est plaisir, quand la neige crie,  
D'ouïr, mêlée au bruit banal  
Du vent, l'allègre sonnerie  
Du joyeux solstice hivernal.

Aux heures de la promenade,  
Sur les places, de trois à cinq,  
De l'esplanade à l'esplanade,  
Du skating rink au skating rink.

Dans la brume aux teintes de cuivre  
Où par un radieux ciel bleu,  
Volent avec les fleurs du givre  
Les vibrantes notes de feu.

Rapides traîneaux de Norvège,  
Tout capitonnés et fleuris ;  
Karrioles à triple siège,  
Aux ondoyantes peaux d'ours gris ;

Sleighs bleus, sleighs verts, dont l'acier lisse,  
Traçant un zigzaguant sillon,  
Par les chemins irisés, glisse  
Dans un vapoureux tourbillon.

En double file, sur la neige,  
Secouant pompons et clinquants,  
Se croisent – triomphal cortège –  
Aux éclats des grands fouets claquants.

Au col du poney qui trottine,  
Au poitrail des grands chevaux lourds,  
Clochettes à voix argentine,  
Gros grelots de bronze aux sons sourds.

Tintent et vannent à merveille.  
Par les soirs et par les matins,  
Vibre une gamme sans pareille  
De dings dings dings et de tins-tins.

Il fait un froid de Sibérie.  
Nargue du froid ! Vive l'hiver !  
Vive l'électrique féerie  
De ses kremlins de cristal vert !

Oh ! vive la belle gelée !  
Oh ! le bel Hiver, c'est pour nous  
Qu'il pique à sa tempe étoilée  
Les fleurs toutes rouges du houx !

Ô gais cortèges, faites place !  
Du haut des neigeux Labrador,  
Hiver descent ; son char de glace  
File au trot du renne aux fers d'or.

Salut, roi de l'Ourse, qui passes  
Parmi les étincellements  
Qu'à travers le bleu des espaces  
Éparpillent tes diamants.

Draçons-nous de pourpre et d'hermine !  
Sonons l'olifant et le cor !  
Que toute la ville illumine !  
Que la fusée éclate encor !

Que tout chante ! – Adossée à l'angle  
D'un mur, une enfant aux yeux creux,  
D'une voix que la bise étrangle,  
Demande l'aumône aux heureux.

Devant ce haillon que flagelle  
Le fouet des aquilons stridents,  
Sans voir le pauvre être qui gèle  
Et sanglote et claque des dents,

On passe. Le rire sonore  
Des clochettes de nickel clair  
Tinte, ironique, tinte encore  
Et tintinnabule dans l'air.

Mais l'enfant que ce bruit harcèle  
Aimerait mieux, mille fois mieux,  
Oùir tinter dans l'escarcelle  
Le carillon des sous joyeux.

Hiver, que tes grelots de fête  
N'attristent pas les indigents ;  
Et vous, riches, faites la quête  
Pour la Noël des pauvres gens.

Dans son étable qu'enténèbre  
Le froid noir de la pauvreté,  
Que le pauvre à son tour célèbre  
La joyeuse Nativité.

## Beethoven

Est-ce l'harmonieux orchestre que l'aurore  
Réveille sous la verte ogive des buissons ?  
Que dis-je ? Les oiseaux ne chantent pas encore,  
Et l'avril sur les bois fait courir ses frissons.

Maître prestigieux, que tout artiste adore,  
Toi dont l'oreille entend les divines chansons,  
De l'ivoire enchanté du clavecin sonore  
C'est toi qui fais jaillir ces mélodieux sons.

Doux accords, trilles clairs, capricieuses gammes  
Se déroulent : ainsi se déroulent les lames  
Que caresse le souffle amoureux du matin.

Et pourtant, Beethoven, tes stances idéales  
Ne sont qu'un vague écho des blanches cathédrales  
Où vibrent les sereins alléluias sans fin.

## Les corbeaux

Les noirs corbeaux au noir plumage,  
Que chassa le vent automnal,  
Revenus de leur long voyage,  
Croassent dans le ciel vernal.

Les taillis, les buissons moroses  
Attendent leurs joyeux oiseaux :  
Mais, au lieu des gais virtuoses,  
Arrivent premiers les corbeaux.

Pour charmer le bois qui s'ennuie,  
Ces dilettantes sans rival,  
Ce soir, par la neige et la pluie,  
Donneront un grand festival.

Les rêveurs, dont l'extase est brève,  
Attendent des vols d'oiseaux d'or ;  
Mais, au lieu des oiseaux du rêve,  
Arrive le sombre condor.

Mars pleure avant de nous sourire.  
La grêle tombe en plein été.  
L'homme, né pour les deuils, soupire  
Et pleure avant d'avoir chanté.

## Rayons d'octobre

Octobre glorieux sourit à la nature.  
On dirait que l'été ranime les buissons.  
Un vent frais, que l'odeur des bois fanés sature,  
Sur l'herbe et sur les eaux fait courir ses frissons.

Le nuage a semé les horizons moroses,  
De ses flocons d'argent. Sur la marge des prés,  
Les derniers fruits d'automne, aux reflets verts et roses,  
Reluisent à travers les rameaux diaprés.

Forêt verte qui passe aux tons chauds de l'orange ;  
Ruisseaux où tremble un ciel pareil au ciel vernal ;  
Monts aux gradins baignés d'une lumière étrange.  
Quel tableau ! quel brillant paysage automnal !

À mi-côte, là-bas, la ferme ensoleillée,  
Avec son toit pointu festonné de houblons,  
Paraît toute rieuse et comme émerveillée  
De ses éteules roux et de ses chaumes blonds.

Aux rayons dont sa vue oblique est éblouie,  
L'aïeul sur le perron familial vient s'asseoir :  
D'un regain de chaleur sa chair est réjouie,  
Dans l'hiver du vieillard, il fait moins froid, moins noir.

Calme et doux, soupirant vers un lointain automne,  
Il boit la vie avec l'air des champs et des bois,  
Et cet étincelant renouveau qui l'étonne  
Lui souffle au cœur l'amour des tendres autrefois.

De ses pieds délicats pressant l'escarpolette,  
Un jeune enfant s'enivre au bercement rythmé,  
Semblable en gentillesse à la fleur violette  
Que l'arbuste balance au tiède vent de mai.

Près d'un vieux pont de bois écroulé sur la berge,  
Une troupe enfantine au rire pur et clair,  
Guette, sur les galets qu'un flot dormant submerge,  
La sarcelle stridente et preste qui fend l'air.

Vers les puits dont la mousse a verdi la margelle,  
Les lavandières vont avec les moissonneurs ;  
Sous ce firmament pâle éclate de plus belle  
Le charme printanier des couples ricaneurs.

Et tandis que bruit leur babillage tendre,  
On les voit déroulant la chaîne de métal  
Des treuils mouillés, descendre et monter et descendre  
La seille d'où ruisselle une onde de cristal.

\* \* \*

À peine les faucheurs ont engrangé les gerbes  
Que déjà les chevaux à l'araire attelés  
Sillonnent à travers les chardons et les herbes  
La friche où juin fera rouler la mer des blés.

Fécondité des champs ! cette glèbe qui fume,  
Ce riche et fauve humus, recèle en ses lambeaux  
La sève qui nourrit et colore et parfume  
Les éternels trésors des futurs renouveaux.

Les labours, encadrés de pourpre et d'émeraude,  
Estompent le damier des prés aux cent couleurs.  
De sillons en sillons, les bouvreuils en maraude  
Disputent la becquée aux moineaux querelleurs.

\* \* \*

Et l'homme, aiguillonnant la bête, marche et marche,  
Pousse le coutre. Il chante, et ses refrains plaintifs  
Évoquent l'âge où l'on voyait le patriarche  
Ouvrir le sol sacré des vallons primitifs.

\* \* \*

Écoutez : c'est le bruit de la joyeuse airée  
Qui, dans le poudroîment d'une lumière d'or,  
Aussi vive au travail que preste à la bourrée,  
Bat en chantant les blés du riche messidor.

Quel gala ! pour décor, le chaume qui s'effrange ;  
Les ormes, les tilleuls, le jardin, le fruitier  
Dont la verdure éparsé enguirlande la grange,  
Flotte sur les ruisseaux et jonche le sentier.

Pour musique le souffle errant des matinées ;  
La chanson du cylindre égrenant les épis ;  
Les oiseaux et ces bruits d'abeilles mutinées  
Que font les gais enfants dans les meules tapis.

En haut, sur le gerbier que sa pointe échevèle,  
La fourche enlève et tend l'ondoyant gerbillon.  
En bas, la paille roule et glisse par javelle  
Et vole avec la balle en léger tourbillon.

Sur l'aire, les garçons dont le torse se cambre,  
Et les filles, leurs sœurs rieuses, déliant  
L'orge blonde et l'avoine aux fines grappes d'ambre,  
Font un groupe à la fois pittoresque et riant.

En ce concert de franche et rustique liesse,  
La paysanne donne une note d'amour.  
Parmi ces rudes fronts hâlés, sa joliesse  
Évoque la fraîcheur matinale du jour.

De la batteuse les incessantes saccades  
Ébranlent les massifs entrants du bâtiment.  
Le grain doré jaillit en superbes cascades.  
Tous sont fiers des surplus inouïs du froment.

Déjà tous les greniers sont pleins. Les gens de peine  
Chancellent sous le poids des bissacs. Au milieu  
Des siens, le père, heureux, à mesure plus pleine,  
Mesure et serre à part la dîme du bon Dieu.

Il va, vient. Soupesant la précieuse charge  
Et tournant vers le ciel son fier visage brun,  
Le paysan bénit Celui dont la main large  
Donne au pieux semeur trente setiers pour un.

\* \* \*

Maintenant, plus d'azur clair, plus de tiède haleine,  
Plus de concerts dans l'arbre aux lueurs du matin :  
L'œil ne découvre plus les pourpres de la plaine  
Ni les flocons moelleux du nuage argentin.

Les rayons ont pâli, leurs clartés fugitives  
S'éteignent tristement dans les cieux assombris.  
La campagne a voilé ses riches perspectives.  
L'orme glacé frissonne et pleure ses débris.

Adieu soupirs des bois, mélodieuses brises,  
Murmure éolien du feuillage agité.  
Adieu dernières fleurs que le givre a surprises,  
Lambeaux épars du voile étoilé de l'été.

Le jour meurt, l'eau s'éplore et la terre agonise.  
Les oiseaux partent. Seul, le roitelet, bravant  
Froidure et neige, reste, et son cri s'harmonise  
Avec le sifflement monotone du vent.

## Primeroses

Ces délicieuses fleurs roses,  
Grandes ouvertes ou mi-closes,  
Me soufflent de tant douces choses  
Et fleurent si frais et si doux,  
Que, bien sûr, et corolle et tige,  
Recèlent par quelque prodige,  
Quelque chose qui vient de vous.

Troublant et capiteux arôme !  
Mon cœur, comme l'air s'en enbaume,  
Et, grise, je pars au royaume  
Du rêve, où mes espoirs défunts,  
Où mes illusions dernières,  
Comme ces roses printanières,  
Ont vécu leurs premiers parfums.

# Épithalame

À M. et Mme Alide Lacerte.

Quand on s'aime on se marie :  
Il prend fin, l'enchantement  
D'une vague rêverie.

Quand on s'aime on se marie :  
La vie à deux, c'est charmant.

Longtemps on hésite, on n'ose ;  
La voix, les lèvres, les yeux,  
Malgré soi disent la chose.  
Longtemps on hésite, on n'ose.  
Silence délicieux !

On se comprend sans rien dire.  
Le plus fin pinceau de l'Art  
Ne peut rendre ni décrire  
Tout ce qu'exprime un sourire,  
Tout ce qu'exprime un regard.

Bref, il faut dire, à l'église,  
Le cher secret inouï.  
Peur naïve ! gêne exquise !  
Pour que nul ne s'en dédise,  
Au prêtre il faut dire oui.

Au mot sacré qu'on prononce,  
Dans les cœurs, comme un duo,  
Vibre une même réponse.  
Au clair oui franc qu'on prononce,  
Les cœurs tout bas font écho.

Quand on s'aime, on se marie :  
La vie à deux, c'est si doux.  
Mon cher, aime ta chérie :  
Bon cœur jamais ne varie.  
Cher tendre couple, aimez-vous.

## Grand deuil

Dans le clair-obscur de la pièce close,  
Où brûle une cire au reflet tremblant,  
Rigide, et grandi par la mort, repose  
Le corps d'un enfant habillé de blanc.

Sous la mousseline, on voit les mains jointes,  
La mate blancheur des doigts ivoirins,  
Les cheveux pleins d'ombre et les tempes ointes  
Qu'auréole un flot de rayons sereins.

Jamais des flancs purs du neigeux carrare,  
L'art n'a fait surgir un ange plus beau  
Que cet ariel, à la forme rare,  
Qui gît, radieux et calme, au tombeau.

Sous l'eau sainte et sous l'huile du saint chrême  
Le front du martyr s'est rasséréiné,  
La figure dit l'extase suprême,  
La douleur, la paix du prédestiné.

La chambre de deuil est toute drapée  
De gaze. Nul bruit. Plus rien. Par moment,  
Une faible voix tendre, entrecoupée  
De soupirs, gémit désespérément.

Ils sont là, tous deux, le père et la mère,  
Abattus, défaits, tristes à mourir :  
Nul mal n'est égal à leur peine amère.  
Rien ne les fit tant pleurer, tant souffrir.

Après tant de coups, on croyait, quel rêve !  
Bien s'être acquittés de souffrir. Il faut  
Pleurer et souffrir et pleurer sans trêve :  
C'est la volonté du Dieu de là-haut.

Dix ans ! C'est le fils, l'aîné, l'espérance,  
La joie et l'amour de deux malheureux.  
Cher bonheur qu'il faut payer en souffrance !  
Oh ! que le chemin du ciel est affreux !

Ils sont là, tous deux, esseulés, funèbres,  
Sans parler, cherchant, presque fous, à voir  
Dans ces yeux déjà voilés de ténèbres,  
La faible lueur d'un suprême espoir.

Lourdes de sommeil, fixes, les paupières  
S'ouvrent à demi : dans les yeux hagards  
Flotte, encor mouillé des larmes dernières,  
L'adieu triste et doux des derniers regards.

La Mort pâle a ceint de ses violettes  
Ce pur et beau front d'albâtre rosé ;  
Et la bouche fine, aux lèvres muettes,  
Sourit d'un divin sourire apaisé.

Ils sont là, cloués au sol, sous l'empire  
De ce captivant sourire trompeur ;  
La mère, à genoux, sans prier, soupire,  
Le père, debout, est blanc de stupeur.

La femme nerveuse et frêle se pâme,  
En larmes de sang son cœur coule à flots ;  
L'homme, fait aux deuils, aux douleurs de l'âme,  
Suffoque, étouffant soupirs et sanglots.

Parfois, doucement, une main qui tremble  
De crainte et d'amour, soulève à demi  
Le suaire : on voit s'incliner ensemble  
Deux fronts au-dessus de l'ange endormi.

Qu'il est beau ! la nuit d'outre-tombe voile  
À peine l'éclat de l'esprit éteint ;  
L'âme transparaît : telle une humble étoile  
Nous luit à travers l'ombre, au ciel lointain.

Mystère cruel ! s'il dormait ? Quel doute !  
La pensée, éther vif, rayon subtil,  
Au ciel, brusquement, s'en va-t-elle toute ?  
Un reste des sens en nous survit-il ?

Vagues questions, sans suite, sans nombre,  
Que se fait tout bas le cœur criminel,  
Dédale infini de plus en plus sombre,  
Où vague et se perd l'amour maternel.

Minuit sonne. Au pied du blême cadavre,  
Dans le vide noir du logis qui dort,  
Veillent seuls, en proie au deuil qui les navre,  
Les derniers amis du cher petit mort.

Et l'horloge au lourd balancier lent, tinte,  
Lugubre, le glas de l'heure qui fuit,  
Et le grave son, que rythme la plainte  
Du vent, assombrit l'horreur de la nuit.

Ô douleur ! ô nuit ! quand verrons-nous poindre  
Ces jours éternels, longtemps attendus ?  
Oh ! quand pourrons-nous à jamais rejoindre  
Tous ces morts aimés qu'on croyait perdus ?

## L'hirondelle pieuse

Un soir, je vis une hirondelle  
Descendre du haut du ciel bleu  
Et s'élancer à tire d'aile  
Sous les absides du saint lieu.

Et depuis, dans les vapeurs blanches  
De l'encens, à vol doux, léger,  
On voit, par l'église, aux dimanches,  
Le pieux oiseau voltiger.

Au plein air, à la brise fraîche,  
Le large seuil est grand ouvert :  
Pauvre oisillon, qui donc t'empêche  
De retourner au vallon vert ?

N'entends-tu pas, dans les campagnes,  
La nuit, quand les cieux sont déserts,  
Les cris perdus de tes compagnes,  
Que chasse le froid des hivers ?

Par les coupoles ajourées,  
Ne vois-tu pas, parfois, le soir,  
Aux demi-lueurs des vêprées,  
Zigzaguer un petit vol noir.

« Viens ! dit une voix gazouillante ;  
Là-haut, sur la tour, on t'attend ;  
Avant qu'il neige, avant qu'il vente,  
Hâte-toi, mon amour, viens-t'en ! »

Et, sur la tour, les camarades  
Entre elles parlent de partir,  
Et leurs brèves monosyllabes  
Bruissent à n'en plus finir.

« Viens, reprend la voix, viens, mignonne.  
Entends-tu crier les halbrans ?  
Plaintifs, colonne par colonne,  
S'en vont les derniers émigrants.

Tes sœurs poussent des cris d'alarme :  
Fuyons le froid ! fuyons la mort !  
Réponds-moi, cruelle ! Quel charme  
À ces voûtes t'enchaîne encor ?

Aurais-tu l'idée enfantine  
De vivre ici, dorénavant,  
Et de te faire sacristine,  
Comme une fille du couvent ?

On ne vit point que de prière :  
Pour les folâtres oisillons,  
Un grain de mil vaut mieux, ma chère,  
Que toutes les dévotions.

Préfèrerais-tu, pauvre folle,  
Pour réciter tes oraisons,  
Le ciel étroit d'une coupole,  
Au plein ciel des grands horizons ?

Je n'ai jamais vu les corniches  
Où tu sembles te plaire tant.  
Valent-elles les vieilles niches  
De nos bons vieux logis d'antan ?

Viens ! nous passerons par Venise,  
Et nous referons, si tu veux,  
De Messine jusqu'à Trévisé,  
Le tour des jolis pays bleus.

Des cathédrales florentines  
Nous reverrons le fin décor,  
Et de leurs cloches argentines  
Nous entendrons les gammes d'or.

À Rome, à Ferrare, à Sienne,  
De mille temples sans pareils,  
Dans notre course aérienne,  
Nous verrons les clochers vermeils.

Viens ! nous irons tout droit à Nice.  
Oh ! viens, je suivrai, nuits et jours,  
Toute aile et tout cœur, le caprice  
D'une voyageuse au long cours.

Narguant le mistral et les pluies,  
Nous nous cacherons dans les fleurs ;  
Et puis, ma foi, si tu t'ennuies,  
Nous irons nous aimer ailleurs.

Au son des claires mandolines,  
Nous irons, par un beau matin,  
Nous marier sur les collines  
Du vert pays napolitain.

Nous choisirons ce coin tranquille,  
Ce creux de ruine discret,  
Où, le soir, une jeune fille  
Vient s'agenouiller, en secret.

Sous le manteau de la madone,  
Qu'un amandier toujours fleuri  
De ses fleurs de neige couronne,  
Nous trouverons un sûr abri.

Quand les petits seront en âge,  
À vol silencieux et lent,  
Nous irons en pèlerinage  
À Notre-Dame de Milan.

Puis, par les routes nuageuses,  
Que suivent, dans le temps pascal,  
Les graves cloches voyageuses,  
Nous reviendrons au nid natal.

Et, dans la tour, les camarades  
Entre elles parlent de partir,  
Et leur brèves monosyllabes  
Bruissent à n'en plus finir.

« Oh ! viens, reedit la voix pleurante ;  
Viens donc, tout là-haut, on t'attend ;  
Avant qu'il neige, avant qu'il vente,  
Oh ! viens-t'en, cher amour, viens-t'en ! »

Au vitrail clos de la chapelle,  
On entend heurter à grand bruit.  
Longtemps, bien longtemps, on appelle,  
Longtemps, bien longtemps, dans la nuit.

Hier, près des auges de pierre  
Qui soutiennent les bénitiers,  
Je vis la pauvre prisonnière  
Tomber, l'aile close, à mes pieds.

Je pris dans ma main la pauvrette.  
Je crus voir, comme un fin brillant,  
Miroiter une gouttelette  
Sur les plumes de son col blanc.

Était-ce une larme ? une goutte  
D'eau bénite ? Je n'en sais rien.  
Le cœur des bons oiseaux, sans doute,  
Vaut bien celui d'un faux chrétien.

Ô pieuse hirondelle aimée,  
C'est bien à bon droit qu'en tout lieu  
Le bon peuple aimant t'a nommée :  
Le petit oiseau du bon Dieu.

En redisant ta simple histoire,  
Je songe à ces anges voilés,  
Qui, dans l'ombre de l'oratoire,  
Pour nous se sont agenouillés.

Je songe à ces vierges ferventes  
Qui vivent de saintes amours,  
Et s'ensevelissent vivantes,  
Dans la prière, pour toujours.

## La cloche de Louisbourg

Cette vieille cloche d'église  
Qu'une gloire en larmes encor  
Blasonne, brode et fleurdelise,  
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,  
En traits fleuonnés, sur l'airain,  
Un nom de sainte, un nom de reine,  
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :  
On peut la baiser à genoux ;  
Elle est française et catholique  
Comme les cloches de chez nous.

Jadis, ses pures sonneries  
Ont mené les processions,  
Les cortèges, les théories  
Des premières communions.

Bien des fois, pendant la nuitée,  
Par les grands coups de vent d'avril,  
Elle a signalé la jetée  
Aux pauvres pêcheurs en péril.

À présent, le soir, sur les vagues,  
Quelque marin qui rôde par là,  
Croit ouïr des carillons vagues  
Tinter l'*Ave maris stella*.

Elle fut bénite. Elle est ointe.  
Souvent, dans l'antique beffroi,  
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe  
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,  
Mais ces balafres et ces chocs  
L'ont à jamais damasquinée  
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France  
Qui battait, à grands coups alors  
Dans la triomphale cadence  
Du grave bronze aux longs accords.

Ô cloche, c'est l'écho sonore  
Des sombres âges glorieux  
Qui soupire et sanglote encore  
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs, tes branles magiques  
Dolents et rêveurs, font vibrer  
Des souvenirs nostalgiques,  
Douce à nous faire pleurer.

## Le merle

Une murmurante nichée  
De merles aux trilles divers,  
Dans les feuilles là-haut cachée,  
Réjouit mes peupliers verts.

De bonne heure, pour faire fête  
À leurs chers hôtes revenus,  
Mes arbres, de la base au faîte,  
Enguirlandent leurs rameaux nus.

Sitôt que l'aurore vermeille  
Empourpre les brumes lilas,  
Le nid, qu'un trait de flamme éveille,  
Vibre de sonores éclats.

De sa maraude matineuse,  
La mère arrive au point du jour.  
Dans l'atmosphère lumineuse  
Le père s'élance à son tour.

Il part, et sous la riche arcade  
Des ramures toutes en fleur  
Ruissellent comme une cascade  
Les notes de l'oiseau siffleur.

Il ne va pas à l'aventure,  
Il sait mainte place et maint lieu  
Où s'offre à foison la pâture  
Que lui réserve le bon Dieu.

Au printemps, il siffle, il fredonne,  
Tandis que son œil vif, chercheur,  
Guette la mouche qui bourdonne  
Dans la lumière et la fraîcheur.

L'été le régale de mûres,  
De cerises et de raisins ;  
Vers l'automne, les ronces mûres  
L'attirent dans les bois voisins.

Quand le vent d'octobre éparpille  
Les feuilles rouges du buisson,  
L'oiseau dans les chaumes grappille  
Les miettes d'or de la moisson.

Au-dessus d'une eau cristalline,  
Qui coule au creux d'un val dormant,  
Sur un glaïeul qu'un souffle incline  
Il suspend son vol un moment.

C'est là qu'il se baigne et vient boire.  
On le voit, au sortir du bain,  
Lustrer sa gorge orange et noire ;  
Mais un sifflet vibre soudain.

Secouant son aile mouillée,  
Entre les herbes du ruisseau  
Il glisse : il a pris sa volée  
Vers son mélodieux berceau.

Il se dépêche. Vif et tendre,  
Il égrène en son vol des sons  
Radieux, dès qu'il croit entendre  
Le gazouillis des nourrissons.

Son arrivée est une fête :  
Les petits, tremblants et surpris,  
Se dressent, serrés tête à tête,  
Et percent l'air de mille cris.

Dans la gloire du ciel qui brille,  
Deux voix éclatent tour à tour :  
Le trille alterne avec le trille ;  
L'amour roucoule avec l'amour.

Les yeux brillants comme des perles,  
Mère amoureuse et père aimant  
Jasent. Heureux logis de merles,  
Que ton voisinage est charmant.

## La muse

Bluet aux regards d'améthyste,  
Bluet aux yeux de ciel, dis-nous  
Ce qui te fait être si triste ?  
– J'ai vu ses yeux, j'en suis jaloux.

Et toi, simple églantine rose,  
Payse aux lèvres de carmin,  
Pourquoi sembles-tu si morose ?  
– Je suis jalouse de son teint.

Toi, beau lys, qu'en dis-tu ? – Que n'ai-je  
Le fin velouté, la blancheur,  
La fraîcheur d'aurore et de neige  
De sa diaphane blondeur !

Je comprends votre jalousie,  
Ô fleurs, c'est qu'hier, en ces lieux,  
Dans sa robe de fantaisie  
La Muse a passé sous vos yeux.

## Colomb

Plus de mirage. Plus d'ombre. Plus de mystère.  
Le chemin de l'Ophir fabuleux est ouvert.  
Dans l'espace sans borne où son rêve se perd,  
Sublime et glorieux, Colomb a crié : Terre !

Terre, terre ! – Ô genèse, ô triomphe, ô conquête !  
Le voyant a ravi le secret du destin ;  
La barre et la boussole ont franchi la tempête ;  
L'aube du continent rêvé brille au lointain.

Terre ! – Des profondeurs d'une mer sans rivage,  
Sous l'azur radieux d'un ciel illimité,  
Dans l'éclat virginal de sa prime beauté,  
Fraîche et verte, surgit l'Amérique sauvage.

L'astre qu'Herschell découvre au fond de la nuit morne,  
Ne répand jusqu'à nous qu'une morte clarté.  
Qu'est-il près du vivant hémisphère sans borne ?  
Le monde de Colomb est un monde habité.

Terre ! Terre ! Sortant des bois et des savanes,  
L'homme rouge se dresse effarouché, béant.  
Place aux mystérieux rôdeurs de l'Océan !  
Place aux Peaux-Blanches ! Place aux blondes caravanes !

Le cri du Découvreur a remué les Mondes.  
Place aux héros de la civilisation !  
Place à tous les semeurs des vérités fécondes !  
Place aux conquistadors de la religion !

En avant ! Que la croix s'avance la première !  
La croix est un levier plus puissant que l'argent.  
Que l'Occident païen, des ombres émergeant,  
Réfléchisse l'éclat de la pure lumière.

Place au rapide essor des gigantesques villes !  
Debout, New-York ! Debout, Saint-Paul ! Debout, Boston !  
À l'œuvre, créateurs des libertés civiles !  
Gloire aux hardis rivaux de George Washington !

Progrès immense ! Ouvrant sa grande aile étoilée  
Au tourbillonnement d'un souffle sans pareil,  
L'aigle de l'Amérique, aveuglé de soleil,  
Monte et monte, ivre et fier de sa large envolée.

Terre ! terre ! Au dessus des bruits du Centenaire,  
De l'est à l'occident, au fond du ciel serein,  
Cent fois répercuté, comme un lointain tonnerre.  
Vibre encore le cri de l'immortel marin.

Ô colosse ! voici la fête grandiose,  
Voici les jubilés de ta gloire d'airain !  
Peuples du globe, il faut que l'homme souverain  
Aujourd'hui rentre enfin dans son apothéose !

À lui les diamants des fleuves de l'aurore,  
La guirlande des champs lointains qu'il aborda,  
La couronne des verts îlots qu'il fit éclore.  
À lui l'humble laurier du jeune Canada !

À lui la palme d'or que Jéhova décerne,  
La palme du témoin qu'on n'a pu démentir,  
La palme du voyant, la palme du martyr !  
À lui l'ovation de l'univers moderne !

Au front des pics neigeux, sur la crête des côtes,  
Sur les détroits du Sud et du Septentrion,  
Sur les rocs surplombants, des pointes les plus hautes,  
Qu'on fasse flamboyer l'illumination !

Sur tous les océans qu'ont sillonnés ses voiles,  
Sur les hâvres profonds où sa flotte a mouillé,  
Sur le cap le plus haut que sa barque a doublé,  
Que la fusée éclate en mille et mille étoiles !

Que Chicago, sonnant carillons et fanfares,  
Sur ses frontons altiers hisse tous les drapeaux !  
Que New-York aux éclairs fulgurants de ses phares  
Unisse les éclairs de cent mille flambeaux !

Que l'escadre, accourant sous la brise nouvelle,  
Banderoles aux mâts, toutes voiles dehors,  
Défile, triomphale, et, par tous ses sabords,  
Flambe et tonne en l'honneur de l'humble caravelle !

Hosanna ! Couronné d'un arc-en-ciel de gloire,  
Sur les flots apparaît Colomb ressuscité :  
Terre ! Terre ! – Au grand cri du géant de l'histoire,  
Des millions de voix répondent : Liberté !

## Anne-Marie

La petite suce son pouce,  
Et, pour l'endormir, la maman  
Chante d'une voix lente et douce  
Quelque chose de bien charmant.

Le lied parle d'une princesse  
Qui dort, depuis bientôt cent ans,  
Dans un bois où chante sans cesse  
Un bel oiseau couleur du temps.

Pour ne rien perdre des merveilles  
Que dit ce tant joli vieil air,  
Mademoiselle est tout oreilles.  
Et, très grand, s'ouvre son œil clair.

La voix de moins en moins sonore  
Scande un chant de plus en plus doux :  
Mais la bambine ne veut clore  
Ses yeux pleins de clairs rires fous.

Pourtant, c'est l'heure où la sorcière  
Rôde, et s'en vient, à petits pas,  
Jeter du sable à la paupière  
Des bébés qui ne dorment pas.

De temps en temps, l'enfant clignote ;  
Et petits pieds et petits bras,  
Fin orteil et fine menotte,  
Frétilent roses sur les draps.

C'est le dernier jour de l'année :  
Vers les minuit, quittant son clair  
Recoin de crèche illuminée,  
Bon Jésus glissera dans l'air.

C'est lui que la petite épie,  
C'est lui qu'elle guette en son coin :  
L'enfant, un moment assoupie,  
A cru le voir venir au loin.

Tout doux, mère tout doux chantonne.  
Par le sommeil rapetisse.  
L'orbe de la prunelle atone  
N'est plus qu'un point presque effacé.

Les pavots capiteux du somme  
Distillent leur philtre endormeur :  
Les cils mi-clos palpitent comme  
L'aile d'un oiseau qui se meurt.

Aux vitres, que la neige frange,  
Le givre brode un fin rideau.  
Sur les yeux ensommeillés, l'ange  
Du soir vient poser son bandeau.

On entend, sous l'auvent qui crie,  
La berceuse aux notes de fer,  
Aux sons d'orgue de Barbarie,  
Que chante le grand vent d'hiver.

Le riche dort ; les pauvres pleurent.  
Qu'il chante haut, qu'il chante bas,  
Janvier n'endort pas ceux qui meurent  
Sur la paille des noirs grabats.

Dors, enfant, dors, cher petit être !  
Toi, que n'éveillent point les bruits  
Que fait à la sombre fenêtre  
Des loqueteux, le chœur des nuits.

Tu ne sais pas que dans la vie  
Rôdent de sinistres passants,  
Des Hérodes, monstres d'envie,  
Qui massacrent les innocents.

Pourquoi te dirais-je ces choses ?  
Pourquoi rompre le charme pur  
De ces doux rêves blancs et roses  
Qui hantent ton sommeil d'azur ?

Rêve encore longtemps, mignonne,  
De ce charmant petit Jésus  
Qui, bon an mal an, toujours donne  
À mains pleines, comme un Crésus.

Garde tes saintes rêveries,  
Enfant, le doute est si troublant :  
Crois longtemps encore aux féeries  
Des Noël's et des jours de l'An.

## Un homme

Je ne viens pas, ami, sur le bord de ta fosse,  
D'une plainte banale outrager ton cercueil ;  
Je ne viens pas mêler une éloquence fausse  
Aux pleurs silencieux de tes frères en deuil.

Je hais les longs soupirs des froids panégyristes ;  
L'accent de l'amitié fervente est plus discret.  
L'éloge des défunts n'est pas dans les chants tristes  
Des poètes ; il est dans un pieux regret.

Sur ce grand douloureux qui fut un patriote,  
Sur ce lutteur tué dans ses nobles transports,  
Il messied qu'une lyre importune sanglote  
Et scande avec éclat de funèbres accords.

Pleurer ? je ne veux pas ; mais il faut que je dise,  
À ces porte-drapeau qu'il n'a jamais trahis,  
Aux ministres du peuple, aux princes de l'Église,  
Que ce jeune homme fit honneur à son pays.

À la noble, à la fière, à la belle jeunesse,  
Je veux montrer la route où le droit l'a poussé,  
Pour qu'elle y marche en chœur, pour qu'elle y reconnaisse  
La voie où nos plus grands citoyens ont passé.

À peine est-il tombé sous la faux implacable,  
Qu'on entend retentir mille plaintives voix :  
Hélas ! pourquoi la Mort aveugle, inexorable,  
Fait-elle dans nos rangs ces mystérieux choix ?

Hélas ! pourquoi faut-il que la jeunesse meure ?  
Le talent est-il donc marqué d'un sceau fatal ?  
Hélas ! pourquoi faut-il qu'il s'en aille avant l'heure,  
Le viril ouvrier du champ national ?

Il aurait tant aimé finir sa noble tâche.  
Il était si cruel pour lui, ce dénoûment.  
Le loyal serviteur, qui ne fut jamais lâche,  
Peut-il se résoudre au suprême effacement ?

Était-ce à lui d'entrer dans l'éternel silence ?  
Ce courageux, ce fier paladin de la loi,  
Ce robuste parleur qui dit haut ce qu'il pense.  
Ce preux dont la parole est parole de roi.

Intrépide soldat d'une armée aguerrie,  
Le soleil dans les yeux, et la vaillance au cœur,  
Il s'en allait chantant l'hymne de la patrie,  
Quand la mort l'arrêta dans son élan vainqueur.

Bédard, Morin, Cartier, Dorion, Lafontaine,  
De nos droits assaillis tenaces défenseurs,  
Vertueux citoyens dont la gloire lointaine  
Éclaire et guide encor vos dignes successeurs !

Il est de votre sang, il est de votre race.  
Ce grave enfant, trop tôt moissonné par le sort !  
Ombres dont le sourire illumine la face,  
Saluez le manteau blanc de ce jeune mort !

Comme vous, devant l'or des viles coterie  
Il n'a jamais courbé ni le front, ni les reins ;  
Et son brutal dédain des basses flatteries  
Enseigne la franchise à ses contemporains.

On peut me ruiner, disait-il, mais nul homme  
Ne m'ôtera le legs que j'ai reçu des miens :  
La riche honnêteté du nom dont je me nomme ;  
Nul ne peut me ravir à moi, ce bien des biens.

Des grands Canadiens tel fut le caractère ;  
Tel fut leur mâle orgueil, leur courage hardi.  
De ces ancêtres forts le souffle héréditaire  
Au cœur de leurs neveux ne s'est pas refroidi.

Houde mourut debout. Le Maître, qui dispense  
À son gré le pouvoir physique et la santé,  
Anima d'un rayon de flamme trop intense  
La débile vigueur de ce corps indompté.

Le phtisique, malgré la fièvre qui le brise,  
Mourant, s'acharne encore au labeur, au devoir,  
Et son âme, on ne sait par quel miracle, puise  
Courage et force au fond de son morbide espoir.

C'est en vain qu'il se dresse ; il s'affaisse, il succombe.  
Ses courts printemps ont fui comme l'ombre et le vent.  
Houde, le fier, le franc, l'honnête, est dans la tombe ;  
Mais son nom restera populaire et vivant.

## D'Iberville

Aux marins de *L'Aréthuse* et du *Hussard*.

Flamme à la drisse, vent arrière,  
À demi couché sur bâbord,  
Le *Pélican* cingle en croisière,  
À travers les glaces du nord.  
Malgré la neige et la rafale,  
Il file grand'erre. À l'avant,  
Tout à coup un gabier s'affale,  
Criant : « Trois voiles sous le vent. »

Sournoisement, parmi les ombres  
D'un ciel bas au loin, sur les eaux,  
Balançant leurs antennes sombres,  
Montent les mâts des trois vaisseaux :  
On dirait ces oiseaux du pôle  
Qui s'enlèvent avec efforts,  
Et dont le vol lourd et lent frôle  
La nuit de ces mers aux flots morts.

Un contre trois ! Parbleu, qu'importe ?  
Le *Pélican* n'eut jamais peur.  
Il vole, et le nordet l'emporte  
Dans un large souffle vainqueur.  
Le pavillon de la victoire,  
C'est celui des marins français ;  
Son profond sillage de gloire  
Sur nos fleuves brille à jamais.

Rythmés par le choc monotone  
Des vagues sourdes, on entend  
Les airs de matelot qu'entonne  
D'une voix au timbre éclatant  
Le plus fier chanteur de la terre :  
« J'étions trois matelots de Groix,  
« Qu'ons tenu tête à l'Angleterre,  
« J'étions trois, pour sûr, rien que trois ! »

La tapabor jusqu'aux oreilles,  
Botté, guêtré comme un moujick,  
Le manœuvrier fait merveilles,  
Trimant de la gaffe et du pic.  
Sur le pont qui tangué et qui roule,  
Il faut les voir, nos Québécois :  
L'enfant se comporte à la houle  
Crâne comme un vieux Dunkerquois.

« L'Anglais ! » À ce cri l'équipage  
Bondit. Calme, air fier, front serein,  
D'Iberville, au fort du tapage,  
De sa stridente voix d'airain  
Commande : « Branle-bas ! Aux barres ! »  
Gare à vous, messieurs les Saxons,  
Sur les voiles de vos gabares  
Courent de sinistres frissons.

L'air s'emplit d'un grand tintamarre :  
Bugle et cors, porte-voix, tambours,  
Longs ahans des haleurs d'amarre,  
Bruissements, claquements sourds  
Des pesantes vergues de chêne,  
Choc des caronades de fer,  
Sonore carillon de chaîne,  
Vacarme et brouhaha d'enfer.

Écho ! de la proue à la poupe,  
Des bancs de quart aux cacatois ,  
On se hèle, on siffle, on se houpe.  
L'ancien parle un fier beau patois.  
Boulines et voiles sont lourdes  
De flocons blancs et de glaçons ;  
Les pieds glissent ; les mains sont gourdes :  
Largue à plein cœur ! Hardi ! garçons !

Bourrant leurs gros canons de cuivre  
Où le vent s'engouffre en hurlant,  
Les cheveux pointillés de givre,  
L'œil magnétique, étincelant,  
Les canonniers sont à leurs postes.  
Nos lurons ont le verbe haut ;  
Dans l'air éclatent leurs ripostes,  
La poudre parlera tantôt.

« Feu ! » Vingt gueules de bronze grondent.  
Aux formidables roulements  
Les autres sauvages répondent  
Par de rauques mugissements.  
Et sur l'embâcle où bat la lame,  
Des bords où grondent les ours gris  
Jusqu'aux bords où l'albatros clame,  
Court une tempête de cris.

Rangées en ligne de bataille,  
À pleins sabords, les trois Anglais  
Crachent la flamme et la mitraille.  
Au loin ricochent les boulets.  
Droit sur le Français le *Hampshire*  
S'élance. Sans perdre un instant,  
Le *Pélican* l'évite, et vire  
Et le mitraille à bout portant.

D'un pont à l'autre, on se fusille.  
Un feu vif, incessant, rageur,  
Projeté sur l'eau qui brasille  
Une volcanique rougeur.  
La bataille, par intervalles,  
Semble redoubler de fureur.  
Entendez-vous bruire les balles ?  
La noce est splendide d'horreur.

Beau comme un héros d'épopée,  
D'Iberville n'arrête pas,  
Faisant sonner sa longue épée  
Au branle nerveux de ses pas,  
Au poing sa hache d'abordage,  
Il court à l'avant, et, d'un bond,  
Escalade le bastingage :  
« Allons, mes cœurs ! Hourra ! Tiens bon ! »

Dans un trombe de fumée  
Que des éclairs intermittents  
Font paraître tout enflammée,  
S'entre-choquent les combattants.  
Longtemps, dans la nuit qui les couvre,  
Flambent les sabords furieux.  
Enfin, le noir nuage s'ouvre :  
D'Iberville est victorieux !

D'affreux jurons se font entendre ;  
Le *Hampshire* au large a sombré,  
Et l'*Hudson Bay* vient de se rendre ;  
Le fier *Dehring* a démarré.  
On n'en eût fait qu'une bouchée.  
Sur les eaux où flotte la mort,  
La coque sanglante et hachée,  
Le petit Français tire encor.

Le tambour bat. – En haut le monde !  
– Enfants, on est content de vous !  
– Attrape, l'Anglais ! – À la ronde !  
– Ho ! le rigodon de chez nous !  
Des vivats de réjouissance  
Se mêlent aux chansons de bord.  
– Vive Québec ! Vive la France !  
France ! redit l'écho du Nord.

Le soir vient. Une blanche aurore  
Au-dessus de la mer d'Hudson  
Arrondit son arc de phosphore.  
Le suroît chante sa chanson.  
Le trois-mâts presque à sec de voiles,  
Bouline sans bruit, sans fanal,  
Aux clartés des belle étoiles  
Qui criblent le ciel hivernal.

Chers marins, chers Français de France,  
D'Iberville est votre parent  
Par mainte fière remembrance,  
Le cœur des fils du Saint-Laurent,  
Malgré la cruelle secousse,  
À la France tient ferme encor.  
Ce nœud n'est pas un nœud de mousse,  
C'est un bon nœud franc, dur et fort.

## Symboles

Sur les flancs calcinés des roches les plus dures  
Que l'eau des fleuves baigne et lave de ses pleurs,  
Parmi la mousse glauque et les grêles verdurees,  
On voit s'ouvrir, parfois, en plein vent, quelques fleurs.

Le rocher, le granit calciné, c'est le monde  
Avant le Christ, c'est l'Homme avant le fils de Dieu.  
Jésus, ce fut la mer douce, la mer féconde  
Qui fit fleurir le roc nu sous un ciel de feu.

Jésus, ce fut la pure onde qui fait éclore.  
Sous le ruissellement de la rédemption,  
La lave se couvrit d'une immortelle flore,  
Et l'on vit reverdir la fauve alluvion.

Avant Jésus, c'était le sombre âge de pierre.  
L'âge glacé de l'ombre et de l'aridité :  
Jésus vint, et le ciel fit sa gerbe première,  
La première moisson de la stérilité

Sur la terre à jamais par l'Idéal conquise.  
Dans le sang qui noya la haine, dès ce jour,  
Germent, comme une chaste apothéose exquise  
Les lis de la candeur, les roses de l'amour.

La foudre, sillonnant l'implacable étendue,  
Secouait vainement l'univers impuni :  
Et la miséricorde en Dieu s'était perdue  
Comme une goutte au fond d'un abîme infini.

Jésus vint, et l'azur fit pleuvoir sa rosée.  
Et la vigne mystique, aux blanches fleurs de miel,  
Par les pleurs de l'aurore éternelle arrosée,  
Magnifique, donna des grappes pour le ciel.

## Sphinx

Dans un flot d'aurore, l'Année,  
À plein vol, de la nuit du temps,  
S'élance et monte couronnée  
D'étoiles aux feux éclatants.

À l'heure où l'éclair de son aile  
Sillonna le monde endormi,  
Au fond de la voûte éternelle  
Les sphères de flamme ont frémi.

Mêlant son hymne d'espérance  
Aux concerts du ciel étonné,  
La terre sur son axe immense  
Comme une harpe a résonné.

Et, bercé d'un rêve impossible,  
L'homme interpelle, à deux genoux,  
Le Dieu dont le cœur impassible  
Est infiniment tendre et doux.

D'où viens-tu donc, belle inconnue ?  
Viens-tu de l'avenue ou des cieux ?  
Dois-je sourire à ta venue ?  
Dois-je en pleurant baisser mes yeux ?

Les jours d'antan vont-ils renaître ?  
Sur ton zodiaque vermeil,  
Ô bel An, va-t-il apparaître  
Le disque d'un nouveau soleil ?

Hélas ! dès l'instant où les cimes  
Te chantent leur aubade en chœur,  
Par-dessus tes ailes sublimes  
On voit rire un spectre moqueur.

Quel est ce spectre, ce squelette,  
Cette ombre, qui n'arrête pas ?  
Sa gorge sifflante halète.  
Fuyez, mortels ! C'est le Trépas.

Et toi, blonde aurore craintive,  
Qui sors de l'orient flambant  
Et viens, semant la nuit plaintive  
De fleurs qui meurent en tombant,

Dis-nous si les tristes journées  
Que nous réserve le destin,  
Comme ces fleurs si tôt fanées,  
Ne touchent pas à leur déclin ?

Que dis-je ? Tais-toi, sphinx morose !  
Ah ! laisse-nous chanter encor  
Les jours d'azur, les soirs de rose,  
Et les matins d'opale et d'or.

## Le dernier gîte

Je te reviens, ô paroisse natale.  
Patrie intime où mon cœur est resté ;  
Avant d'entrer dans la nuit glaciale,  
Je viens frapper à ton seuil enchanté.

Pays d'amour, en vain j'ai fait la route  
Pour saluer encore ton ciel bleu,  
Mon œil se mouille et ma chair tremble toute,  
Je viens te dire un éternel adieu.

Oh ! couchez-moi dans la tombe bénite,  
Dans un recoin discret du vieil enclos.  
Ici, je viens chercher mon dernier gîte,  
Je viens ici chercher calme et repos.

Ô terre sainte ! ouvre-moi ton asile,  
Près des miens, jusqu'au jour du grand réveil,  
Je dormirai comme en un lit tranquille,  
Mon dernier rêve et mon dernier sommeil.

## Le yacht

Le lac Saint-Pierre, calme et libre,  
Étale au soleil son flot vert :  
Le yacht, dont le clair sifflet vibre,  
S'élance de son nid d'hiver.

Au gré de sa rapide hélice,  
Sur la cristalline fraîcheur  
Des eaux, il court, il vole, il glisse,  
Preste comme un martin-pêcheur.

De loin, l'oiseau, dans l'air sonore,  
Redit son bonjour matinal  
Au petit steam multicolore  
Qui passe au vol en plein chenal.

Tout l'été, qu'il vente, qu'il pleuve,  
Par le nordet, par le suroît,  
L'alerte marcheur court le fleuve  
Et file ferme et vite et droit.

Vienne une belle matinée,  
Le lac miroite, irradiant  
Comme une méditerranée  
Où braille un ciel d'Orient.

C'est alors qu'il fait bon sur l'onde.  
Le yacht part. Vous embarquez-vous ?  
Le temps est clair. En haut le monde !  
Allons humer l'air frais et doux.

Le capitaine est un vrai type  
De bohème et de bon garçon ;  
Sur son bord, en fumant la pipe,  
On rit, on cause sans façon.

Un fusil, une carabine,  
Des cannes à pêche, un carnier,  
Ornent l'élégante cabine  
Du chasseur et du marinier.

On chante : la brise et la laine  
Mêlent leur roulis régulier  
Aux berceuses chansons de rame  
Que scande le gai batelier.

On vire de bord à six lieues  
Du village. Toujours nouveaux,  
Les rivages verts, les eaux bleues  
Déroulent leurs calmes tableaux.

Ici, c'est un vapeur à roue,  
Au long balancier lourd et lent,  
Qui traîne un voilier dont la proue  
Creuse un large sillage blanc ;

Là, c'est un dragueur qui halète,  
De houille et de vase tout noir ;  
Plus loin, vole une goélette.  
Blanche, svelte, charmante à voir.

Dans un souffle de brise, au large,  
Tout un vol de bateaux descend :  
Un brick, des chalands, une barge :  
Le yacht les salue en passant.

Un nuage, noir comme l'encre,  
Monte en plein azur, c'est un grain !  
Le yacht ne jettera point l'ancre,  
Et son commodore est serein.

Déjà le vent souffle en tempête.  
N'ayez pas frayeur, j'en réponds.  
Au vent, aux flots, le yacht tient tête,  
Solide et sûr comme un trois-ponts.

Eho ! la vague et la bourrasque  
Redoublent de rage. En avant !  
Le petit coq, crâne et fantasque,  
Coupe la vague et fend le vent.

La houle tombe, l'air s'irise,  
Le ciel brille, c'est le beau temps.  
La nef reprend son vol et frise  
L'écume des flots clapotants.

Du nord clair au sud bleu de perle,  
Blanc de moutons éparpillés,  
Le lac d'émeraude déferle  
Et brise en jets ensoleillés.

« Stoppe ! » C'est la dernière escale.  
La brise fraîchit. Au lointain,  
Tinte la note musicale  
D'une cloche au timbre argentin.

C'est l'heure où le soleil se couche  
Dans son large lit d'or vermeil :  
Ce soir, l'alerte bateau-mouche  
Se couche à l'heure du soleil.

Lente et belle, la lune émerge,  
Brodant de lis d'argent et d'or  
Les noirs méandres de la berge :  
Le yacht au mouillage s'endort.

## Nocturne

Ce n'est pas pour nous qu'elle a fait silence,  
Ce n'est pas pour nous qu'elle est lourde et dense,  
La calme nuit claire où tremble ta voix.

Il est transparent l'azur qui te voile.  
Ô cher mort, parmi des clartés d'étoile  
Ton sourire flotte et je te revois.

Oh ! non, ce n'est pas pour nous qu'elle est close  
La chapelle blanche où l'ami repose ;  
Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous.

La porte d'ivoire est ouverte encore :  
La voûte muette est toujours sonore ;  
La Prière encore y veille à genoux.

L'Automne en sourdine au loin psalmodie.  
La chapelle où va mon rêve irradie :  
La lampe votive y brûle toujours.

D'où vient ce soupir de musique tendre ?  
D'où viennent ces pas qui semblent descendre  
Par quelque escalier léger de velours ?

Dans l'ombre, une main pieuse balance  
L'encensoir d'argent, et, dans le silence,  
J'entends une voix répondre à ma voix.

La chapelle d'or que l'hysope asperge,  
S'emplit de clartés tremblantes de cierge,  
Ton sourire flotte et je te revois.

## Misère

Les gueux souffrent : l'argent est rare,  
Le terme échoit, le pain est cher.  
On manque de tout chez Lazare,  
Et voici venir l'âpre hiver.  
Déjà souffle la bise. Il gèle.  
Il faut du bois, il faut du feu.  
Lazare nous tend l'escarcelle :  
Un sou, pour l'amour du bon Dieu.

Derrière les vitres cassées  
De ces taudis au noir pignon,  
Dans l'horreur des maisons glacées,  
Se cachent des douleurs sans nom.  
Par les fentes du toit qui croule,  
Par les fissures du mur gris,  
Montent, avec un bruit de houle,  
Des pleurs, des râles et des cris.

Que n'ai-je la palette ardente  
Des Velasquez et des Dürer ?  
Que n'ai-je la plume de Dante ?  
Misère, ô douloureux enfer !  
Que dis-je ? nul ne pourrait peindre  
La navrante réalité  
Des gouffres où l'on entend geindre  
Tes doux martyrs, ô Pauvreté.

Regardez : près d'un grand lit vide,  
Immobiles, comme abêtis,  
Les yeux hagards, le teint livide,  
Se pressent encor les petits :  
Du regard ils cherchent la mère ;  
Mais la mère est sous le linceul ;  
Aux pleurs des orphelins, le père  
Vient de comprendre qu'il est seul.

Là, c'est une veuve qui peine  
Seule pour nourrir cinq marmots.  
Ô riches, donnez à main pleine,  
Pour la mère et pour les petiots.  
Donnez les miettes de vos tables,  
Vous qui faites vos trois repas,  
Aux pauvres femmes lamentables  
Dont les enfants ne mangent pas.

À travers les foules bourruées  
Cheminent les pauvres honteux.  
La vice guette au coin des rues  
Les filles des nécessiteux :  
Misère engendre crime et vice.  
Que l'or pur de la Charité  
Fonde et dote hôpital, hospice,  
Crèches et monts-de-piété.

Les gueux souffrent : l'argent est rare,  
Le terme échoit, le pain est cher.  
On manque de tout chez Lazare,  
Et voici venir l'âpre hiver.  
Déjà souffle la bise. Il gèle.  
Il faut du bois, il faut du feu.  
Lazare nous tend l'escarcelle.  
Riches ! pour l'amour du bon Dieu !

## Perce-neige

Radieuses apothéoses  
Du soleil d'or et du ciel bleu,  
Fraîche gloire des printemps roses,  
Pourquoi donc durez-vous si peu ?

Pourquoi donc êtes-vous si brèves,  
Aubes de l'enfance ? Beaux jours,  
Si pleins d'aromes et de sèves,  
Pourquoi donc êtes-vous si courts ?

Jeunesse, où sont-elles allées  
Les hirondelles de jadis ?  
Où sont les ailes envolées  
De tes merveilleux paradis ?

Et vous, poétiques chimères,  
Que dore un rayon d'idéal,  
Blondes idylles éphémères,  
N'auriez-vous qu'un seul floréal ?

Ô fleurs, vous n'êtes pas finies !  
Les plus tristes de nos saisons  
Auront encor des harmonies  
Et des regains de floraisons.

La mortelle saison du givre  
N'a pas tué toutes nos fleurs :  
Nous pourrons encore revivre  
Le passé, dans des jours meilleurs.

## Cantique

Sous les voûtes votives,  
    Attentives,  
S'élèvent à la fois,  
Vers l'azur où sainte Anne  
    Si haut plane,  
Mille pieuses voix.  
La foule réunie  
    Communie  
Avec les séraphins,  
    Dans l'âme fraternelle,  
        Immortelle,  
Des vierges et des saints.  
Ô grand jour triomphal !  
Saluons la Patronne  
Dont la gloire environne  
L'autel national.

Que ta main nous les rende,  
    Toi si grande,  
Les biens que nous perdons ;  
Que ton cœur nous les donne.  
    Toi si bonne,  
Les éternels pardons.  
Sur toutes les blessures,  
    Les morsures,  
Dont le mal nous meurtrit.  
Verse à flot le cinname,  
    Le dictame  
Qui calme et qui guérit.

La vie est la vallée  
    Désolée,  
L'exil au ciel d'airain,  
Le désert de famine  
    Ou chemine  
L'homme, ce pèlerin :  
Guide la caravane,  
    Ô sainte Anne,  
Vers la cité de Dieu ;  
Vers l'oasis de calme  
    Où la palme  
Fleurit dans l'éther bleu.

## Liberté

Liberté ! liberté ! nos solides ancêtres,  
Corps à corps, front à front, avec leurs âpres maîtres,  
Au club, au parlement, au meeting, au forum,  
Bien longtemps ont lutté pour ton blanc labarum.  
Sans halte, obstinément, l'éloquence virile  
Redoublait les assauts d'une lutte stérile :  
La Chambre flagellait le pouvoir exécré,  
Et toujours le pouvoir gouvernait à son gré.  
Très beau, très fier, très grand, dominant la tempête  
Qu'un despote haineux déchaîne sur sa tête,  
Papineau, noble aïeul du tribun souverain,  
Fait vibrer les éclats de son verbe d'airain.  
Loyal au Roi, mais fier devant l'absolutisme,  
Magnifique d'orgueil et de patriotisme,  
Canadien que nul Anglais n'a fait plier,  
Irréductible, franc et fort comme l'acier,  
Il parle, et dans sa brève et robuste harangue  
Éclate la vigueur d'une invincible langue.

Brillante élite, autour du joueur sans égal,

Se groupent les soldats du droit national.  
Aux rostres où la haine a déclamé sans honte,  
Drapé dans sa fierté, grave, Taschereau monte.  
Bédard se dresse. Il faut enchaîner ce vaillant  
Qui crible de ses traits les Craig et les Ryland.  
Mais la prison ne peut étouffer la parole :  
C'est le flot qui bondit, c'est l'orage qui vole.  
Nos rivages encore entendent retentir  
La parole et les fers glorieux du martyr.

C'est en vain que le fouet sanglant de l'ironie  
Accule au pied du mur l'hyène tyrannie,  
Le monstre terrassé, bave aux dents, sang aux yeux,  
Hurle encor sous les coups du fouet victorieux.  
Des vieillards décrépits, malfaisants, sacrilèges,  
Violent sans pudeur et lois et privilèges.  
C'était un règne affreux qu'eût cinglé Juvénal :  
Le ministre volait, et le juge vénal  
Trafiquait du statut pour une vile somme ;  
On graciait un riche, on pendait un pauvre homme ;  
Partout la violence et l'illégalité,  
L'arbitraire, l'astuce et la duplicité.

Au bon peuple qui peine et qui, très humble, prie,  
On répond par l'insulte et par la moquerie,  
Et l'on jette au panier, au mépris des vieux droits,  
Les plis où les manants ont fait leurs grandes croix.  
Le bon peuple se tut. Mais un homme, un génie,  
Se lève et, défiant l'injure et l'avanie,  
Au milieu d'un profond silence solennel,  
Fait ouïr les accents d'un nouvel O'Connell.  
Ce n'est pas ce rhéteur élégant qui débute  
Sur le ton musical que lui donne la flûte ;  
C'est un rude parleur, un franc logicien,  
Qui dédaigne les vains apprêts de l'art ancien.  
Sa parole n'est pas une lyre qui chante,  
C'est un clairon qui jette à travers la tourmente  
Les farouches accords du dernier rallîment.  
Nul orateur n'est plus fort, ni plus véhément.  
Il parle, et le pays à sa voix pathétique  
Tressaille, et du lointain, par delà l'Atlantique,  
Aux appels chaleureux du jeune Washington,  
Répond, comme un écho, le cœur des Warburton.

Nos tyranneaux jaloux, sourds à toute éloquence,  
Redoublent de fureur, de morgue, d'arrogance.

On vole ; on pille ; on pousse à bout ces braves gens,  
Ces paisibles et doux ruraux intransigeants ;  
Et l'on jette la fange et l'on crache l'insulte  
À la race, à la langue, à la bannière, au culte.  
On s'arroge les droits de la majorité.  
Et les belligérants de la légalité  
Protestent vainement. Pour appuyer le vote,  
Il faut que le fusil du pauvre Patriote  
Se mêle au grave et vaste orage des débats.

Le vieux mousquet français fit si bien, que là-bas  
On l'entendit. Ce fut bref, mais hardi. La poudre,  
Aux oreilles du maître, à l'égal de la foudre,  
Retentit, et le maître en fut tout étonné.  
Il comprit. Le rappel des tyrans fut signé.  
Des parchemins scellés du grand sceau britannique  
Annulèrent bientôt l'ukase tyrannique.  
Albion révoqua le révoltant édit.  
Voilà pourquoi le trône anglais n'est plus maudit.  
Qu'ai-je dit ? N'éveillons pas la haine endormie,  
Nous jouissons en paix de notre autonomie ;  
Notre race n'est plus la race paria ;  
Le peuple est maître, c'est assez. Victoria,

Aux esprits assagis que son sceptre nivelle,  
Impose le respect d'une charte nouvelle,  
Et fait planer sur tous l'égale autorité  
De sa très douce et très sereine majesté.

L'heure est à nous. L'érable, exubérant de sève,  
Au terroir fortement enraciné, s'élève,  
Déployant en plein ciel, entre deux océans,  
L'éclatante vigueur de ses rameaux géants.  
L'heure est à nous. Québec, la province féconde,  
Voit déborder sur tous les points du nouveau monde,  
Comme une mer, les flots calmes et triomphants  
De ses laborieux et robustes enfants.  
Le bon peuple respire, et sa poitrine vibre  
Au souffle frais qui court dans l'air joyeux et libre :  
Le sang monte plus calme au front du travailleur.  
Dans le ciel éclairci brille un soleil meilleur.  
Le grand combat est clos, la bataille est finie,  
Et les lutteurs d'hier vivent en harmonie.  
Honte à ceux dont les cris de rage osent encor  
Troubler ce sympathique et généreux accord.

C'est la trêve. C'est l'ordre. Aux angles de la poutre

Nous avons accroché le mousquet. Et le coutre,  
Au pas égal et lent des chevaux et des bœufs,  
Sillonne en paix la friche et les guérets herbeux.  
Et tandis que, là-bas, les moissonneurs superbes,  
Dans leurs grands chars criant sous la charge des gerbes,  
S'en vont, rieurs et beaux, par groupes rassemblés,  
Serrer les blonds trésors des seigles et des blés ;  
Dans nos portes sur nos quais bordés de nos flottilles,  
Le steamer de Glasgow, le voilier des Antilles,  
Le lourd transatlantique et l'énorme trois-mâts  
Déchargent les produits des plus lointains climats.

Une autre France règne aux rives de nos fleuves.  
Dans tout ce beau pays de vertes terres neuves,  
Où le fer et la flamme et la foudre ont passé,  
Des lacs jusqu'aux confins du Labrador glacé,  
Tout se transforme, tout grandit, tout évolue.  
Divinité toujours bonne, je te salue.  
Et vous, libérateurs des peuples prisonniers,  
Frères de nos tribuns et de nos pionniers,  
Ô prêtres dont le verbe éclaire et civilise,  
Patriotes divins de la divine Église,  
Vous par qui nous serons à tout jamais unis,

Soyez loués, soyez aimés, soyez bénis.  
Et vous, Taché, Morin, Duvernay, Lafontaine,  
Parent, Baldwin, Cartier, dont la pensée hautaine  
Consolida la paix et scella l'union !  
Sublimes artisans, qui fîtes nation  
Le jeune petit peuple orgueilleux que nous sommes,  
À jamais vénérés soyez-vous tous, grands hommes !  
Votre légende est simple et vos titres sont brefs.  
Vous fîtes, avant tout, des conducteurs, des chefs ;  
Les bons, les dévoués, les lutteurs, les apôtres  
Qui prodiguent leur âme et leur cœur pour les autres.  
Que votre souvenir dure éternellement !  
Pour les âges futurs, dressant un monument,  
Ô généreux amis du Canada ! l'histoire  
Vous groupe dans l'airain d'une commune gloire.

Vers la colline où dort ce grand peuple d'aïeux,  
Dans l'amour et l'espoir sont tournés tous les yeux.  
Largement déployé par la brise qui passe,  
Là-haut, dans la lumière et dans l'immense espace,  
Par ces illustres morts tour à tour défendu,  
Ondule, ô Liberté, ton saint drapeau perdu.  
Salut, immortels fils d'une immortelle époque !

Ancêtres, la jeunesse à plein cœur vous invoque !  
Que nos chefs d'aujourd'hui marchent orientés  
Par le rayonnement de vos blanches clartés !  
Que nos historiens inscrivent dans nos fastes,  
À côté des martyrs obscurs des jours néfastes,  
En majuscules d'or, près des grands précurseurs,  
Les noms, non moins brillants, de leurs fiers successeurs !

Salut, ô nobles temps anciens, cycle profond,  
Inoubliables jours d'hier, âge fécond.  
Vaste passé fertile et riche d'où découle  
L'avenir qui déjà sous nos yeux se déroule :  
Tel, gonflé de cent cours, ce fleuve au flot géant  
Déroule son immense et tranquille océan.



## Table

Lumière.....	6
L'idylle dorée.....	10
Le Viatique .....	19
L'avril boréal .....	24
À la claire fontaine.....	29
À celle que j'aime .....	35
France .....	36
La Mer .....	40
Québec .....	41
Missive.....	44
Be thy grave ever green !.....	45
À Coquelin.....	49
Le lac .....	51
Fleurs d'aurore.....	55
Chrysanthèmes.....	58
Giboulée.....	62
Fleurs d'hiver.....	66
Hantise .....	71

La chapelle des miracles .....	73
À Denis Gérin .....	76
Mirages .....	78
Les clochettes.....	81
Beethoven .....	86
Les corbeaux.....	87
Rayons d'octobre .....	89
Primeroses.....	96
Épithalame .....	97
Grand deuil .....	99
L'hirondelle pieuse .....	104
La cloche de Louisbourg.....	112
Le merle .....	115
La muse.....	119
Colomb .....	120
Anne-Marie.....	125
Un homme .....	130
D'Iberville.....	135
Symboles.....	144
Sphinx .....	146
Le dernier gîte.....	149
Le yacht .....	150

Nocturne .....	156
Misère .....	158
Perce-neige .....	162
Cantique .....	164
Liberté.....	167



Cet ouvrage est le 75<sup>ème</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.